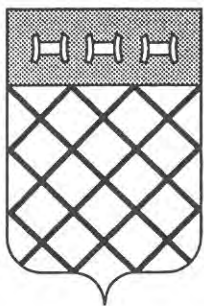


ANDOY - WIERDE



No 42
Août 2002

L'abbé Pierre Gillet

Désiré Dispaux, bourgmestre de 1932 à 1937

Un aigle abattu à Andoy

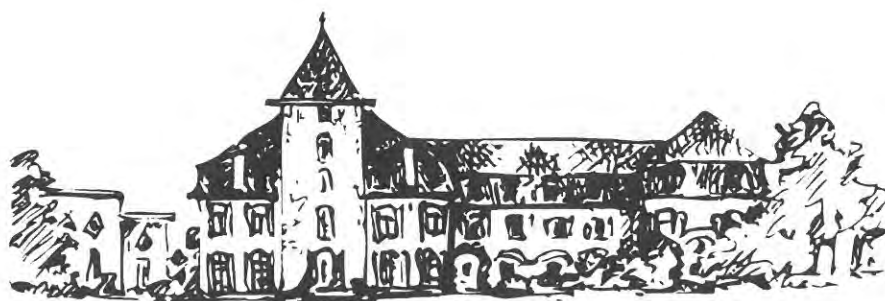
Eurasiam 2001 (clôture)

Le monde des abeilles

Mots croisés : les abeilles

Jeux d'autrefois

Noces d'or 2002



SOMMAIRE

Un curé dont la paroisse est le monde...L'abbé Pierre Gillet.....	4
Le parcours exceptionnel d'un prêtre-ingénieur.	
Du kattumaram au Gilletkat	9
Ou comment Pierre Gillet a résolu le problème des pêcheurs artisans du sud de l'Inde.	
Désiré Dispaux, bourgmestre de 1932 à 1937.....	12
Un bourgmestre sympathique dont la mort a brutalement abrégé le mandat.	
Eurasiam 2001 Dernières nouvelles.....	17
Bigres, moucheux, avettes... ..	18
Le monde fascinant des abeilles. En introduction aux mots croisés thématiques.	
Et pour en découvrir davantage sans se faire piquer... ..	22
Mots croisés. Pour faciliter le travail des cruciverbistes la grille est donnée sur une feuille séparée (page 22 bis).	
Les jeux d'autrefois	24
Avant les jeux vidéo on sautait à la corde et on jouait aux billes.	
Mort d'un oiseau du tonnerre à Andoy	30
L'exploit cynégétique de Jules Massin.	
Noces d'or 2002	36
Les noces d'or de Berthe Servais et Roger Robaye et d'Alice Moreau et Roger Gérard.	
Deux photos à ajouter à l'histoire de Jeanne Massin.....	38

Le Crespon

Abonnements : six euros pour les trois numéros annuels à virer au compte
001-2035555-86 de l'ASBL Le Crespon, 15, rue du Perseau, 5100 Wierde.

Trésorier : Marcel Bertrand – Téléphone : 081400292

Rédacteurs : Marcel Bertrand, José Bette, Jacqueline Kratzenstein, Géo Donnet
... et tout sympathisant qui le souhaite...

Recherche et dépouillement des archives : Albert Delvaux

Mise en page : Etienne Lestrade

Editeur responsable : Géo Donnet, 17, rue du Vieux Fermier, 5100 Wierde

ANDOY VA ETRE ENFIN UNE AGGLOMERATION

Voici un extrait du compte rendu de la délibération du conseil communal du 29 mai dernier qui met fin à la situation anormale d'un quartier de la ville.

“ Attendu qu'il convient de délimiter l'agglomération d'Andoy afin d'y limiter la vitesse sur l'ensemble de ses voiries ;

Attendu que les services de Police, des Affaires générales et le fonctionnaire du Ministère des Communications se sont rendus sur place le 8 avril 2002;

Vu la loi relative à la police de circulation routière ;

Vu ... (je vous fais grâce des arrêtés, lois et circulaires cités en référence) ;

Sur proposition du Collège échevinal ;

Attendu que la mesure concerne la voirie communale,

Le Conseil ordonne :

Article 1 : L'agglomération d'Andoy est délimitée comme suit :

- 1) rue Grande à hauteur de l'immeuble n° 2 ;*
- 2) rue des Platanes à hauteur de l'immeuble n° 93 ;*
- 3) rue du Perseau à hauteur de l'immeuble n° 61 ;*
- 4) rue du Fort d'Andoy à hauteur de l'immeuble n° 87 ;*
- 5) rue du Fort d'Andoy à son débouché sur la Route Nationale 4 ;*
- 6) rue des Balaives à hauteur de l'immeuble n° 123 ;*
- 7) rue Al Terroule à hauteur de l'immeuble n° 7 ;*
- 8) rue du Pommier Sauvage à hauteur de l'immeuble n° 25.*

La mesure sera matérialisée par le placement de signaux F1 et F3 portant la mention “ Andoy/Namur ”.

Article 2 : Le règlement du 26 novembre limitant la vitesse à maximum 70 km/h rue du Fort d'Andoy est abrogé.

Article 3 : Le présent règlement sera transmis pour approbation à Madame la Ministre de la Mobilité et du Transport ”.

Attention ! Pour l'article 2, cela signifie que la vitesse maximum est dorénavant réduite à 50 kilomètre par heure.

Espérons que cette décision mettra un frein (c'est le cas de le dire) aux excès des fous du volant qui traversent notre village ; quoique les résidents ne soient pas à l'abri de tout reproche !

Courage ! La prudence finira peut-être par triompher !

G. Donnet

UN CURÉ DONT LA PAROISSE EST LE MONDE ... L'ABBE GILLET

Inlassablement dévoué à la cause des plus démunis, créatif, entreprenant, efficace, surdoué, bardé de compétences fort diverses... dût sa modestie évidente en souffrir, tels sont les qualificatifs qui viennent à l'esprit quand on voit son parcours.

Fin mai, je lui propose une interview. Il accepte, mais pas avant dix jours. Il sera absent. Un voyage au Mozambique. Mais que diable (si je puis me permettre) le curé de Naninne allait-il faire dans ce lointain pays d'Afrique ?

Il n'est d'ailleurs curé de Naninne (et des quatre autres paroisses du secteur en collaboration avec l'abbé Guillaume) qu'à temps très partiel. Son activité, où les loisirs ne doivent trouver que peu de place, se partage actuellement entre ces paroisses, le diocèse et ... le reste du monde. Pour le diocèse, il est responsable de "Caritas Secours" pour Namur-Luxembourg et animateur de l'ONG "Entraide et Fraternité". Pour mieux situer cette organisation non gouvernementale, rappelons qu'elle organise annuellement deux grandes campagnes : celle de Noël "Vivre ensemble" destinée à la solidarité européenne et celle de Pâques "Le carême de partage" destinée au Tiers-Monde. Troisième volet de ces mi-temps, relief de sa vie antérieure de constructeur de bateaux en Inde : il reste un collaborateur très actif du "Collectif international d'appui aux travailleurs de la pêche". Vous comprendrez mieux plus loin de quoi il s'agit !

Je serai prêtre-ouvrier

Pierre Gillet est né le 12 février 1939 à l'extrême sud de la Belgique, à Latour, un petit village près de Virton ; deuxième enfant des cinq qui composent la famille (le cadet est devenu médecin - ORL - bien connu à Namur). Père professeur à l'institut des Arts et Métiers Pierrard-Virton. Enfance un peu malmenée par la guerre : son père prisonnier pendant cinq ans, sa maman seule avec trois enfants, heureusement aidée par les grands-parents...

Elève doué, mais surtout très suivi par un père exigeant. Humanités gréco-latines au collège Saint-Joseph à Virton ; précoce, il n'a que onze

ans quand il entame la sixième ! Le grec et le latin ne l'empêchent pas d'exercer son penchant pour le travail manuel : "mécanicien de la maison" c'est lui qui répare vélos, serrures et robinets...

A cette époque, les mouvements d'action catholique sont en plein essor. Bien qu'étudiant, il devient à quinze ans secrétaire de la section locale de la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne), fonction qui lui donne l'occasion de rencontrer le cardinal Cardijn, fondateur de ce mouvement (au début des années vingt) dont il est alors aumônier international ; rencontre décisive pour l'adolescent déjà passionné par les problèmes



sociaux : son admiration pour cet homme extraordinaire va, pour une grande part, inspirer une vocation. C'est décidé ! Pierre Gillet sera prêtre-ouvrier.

Pour ce faire, il souhaite entrer au séminaire de la Mission de France qui prépare spécialement à ce type de sacerdoce mais son père refuse catégoriquement. C'est donc à Floreffe que, de manière plus classique, il commence par la philosophie ses études de candidat prêtre. Pendant son service militaire (service particulier accompli pendant leurs études par les séminaristes qui étaient à mi-temps brancardiers et étudiants en théologie) il se permet une lecture peu recommandée par l'orthodoxie romaine : les cinq tomes de l'œuvre de Teilhard de Chardin. Aussi monumental qu'hermétique !

Et, à l'issue des années suivantes au grand séminaire de Namur il est ordonné prêtre en 1962 ; avec une dispense parce qu'il n'a pas l'âge minimum de vingt-quatre ans. Cette dispense ne lui permet cependant pas d'exercer dans une paroisse ; deux options lui sont possibles : être surveillant dans un collège ou entreprendre des études qui lui permettraient d'être professeur dans un des nombreux établissements de l'enseignement libre. Les évêques disposaient encore d'une main-d'œuvre sacerdotale suffisamment nombreuse (soupir des évêques actuels !...).

Pierre Gillet opte pour un complément d'études : électromécanique à l'institut Pierrard, dans sa ville d'origine où son père enseigne toujours. Le grec, le latin, la philosophie et la théologie étaient certes fort intéressants mais ne lui permettent pas de réussir l'examen d'entrée ; une année préparatoire s'impose qui comporte notamment de longs stages de pratique en atelier comme fraiseur, tourneur, etc. Ce qui n'est pas pour lui déplaire ! Les trois ans d'étude à l'institut Pierrard lui donnent l'occasion de faire d'autres stages comme ouvrier (à la FN notamment) et de réaliser un rêve qui germe en lui depuis dix ans : pendant les vacances il est prêtre-ouvrier.

Les poignées de cercueil

En 1966 le voici doté d'un diplôme d'ingénieur

industriel en électromécanique. Son mémoire de fin d'études, assez original, avait pour objet la finition des poignées de cercueil. Original mais important. Ce mémoire lui vaut d'être lauréat national des écoles techniques et les améliorations qu'il y propose permettent à l'entreprise qui les applique d'amplifier notablement sa production.

Première manifestation de la créativité qu'il manifesterà en d'autres occasions, sous d'autres latitudes.

La période "professeur "

A Floreffe (in illo tempore) il avait rencontré un séminariste coréen qui lui avait ouvert des perspectives sur le monde. Sur le Tiers-Monde ! Au service duquel il souhaite maintenant mettre ses talents de prêtre et d'ingénieur. Mais



Un peu de géographie pour situer la destination de Pierre Gillet.

Muttom, où il travaillera est situé au sud de l'Etat de Tamil Nadu ; la zone de pêche pour laquelle il construira des bateaux est à cheval sur cet Etat et celui du Kerala. Voici ce que dit mon vieux Petit Robert sur la situation de ces Etats indiens.

Kerala : Etat de l'Union indienne, sur la côte du Malabar, fondé en 1956. 38.864 kilomètres carrés (un peu plus que la Belgique). Capitale : Trivandrum. C'est une des régions les plus peuplées (ce qui pose un grave problème alimentaire) et une des plus socialement avancées de l'Inde. Pêche côtière importante, agriculture florissante (riz, cocotiers, épices, caféiers, théiers, noix de cajou, cotonniers). Industries artisanales : exploitation de bois précieux (santal) et de pierres précieuses (zircon).

Tamil Nadu (pays des Tamils) : 130.069 kilomètres carrés. Quarante-huit millions d'habitants en 1981 (environ soixante-deux millions en 2000). Capitale : Madras. Production agricole : riz, canne à sucre. Les tamils forment un groupe ethnique particulier ayant sa langue propre. Sa littérature, abondante et de haute qualité, ainsi que sa musique ont contribué dans une mesure importante à l'élaboration de la civilisation indienne.

Monseigneur Charrue ne l'entend pas de cette oreille, exige qu'il rentabilise d'abord ses études dans le diocèse pendant au moins cinq ans et le nomme professeur à l'ITN (où il enseigne la chimie, la thermodynamique, les traitements de surfaces, ...) et à l'IATA (imprimerie, horlogerie, ...). Dans cette dernière école, nouvelle manifestation de son inventivité, il lance une section d'instrumentation industrielle (issue de la section horlogerie).

En juin 1971, libéré de cette obligation de rentabilité pour le diocèse, il juge bon, après la révolution de Vatican II, de se recycler dans son boulot initial et obtient, en un an, une licence en sciences morales et religieuses, à la Faculté des pays en voie de développement, à Leuven.

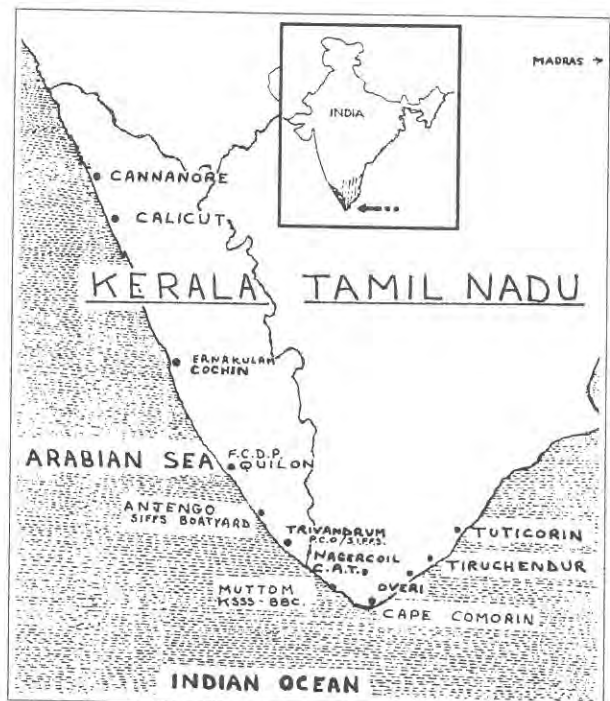
Seconde rencontre décisive

Autre rencontre décisive cette année-là, à Louvain ; celle du Père Tombeur, prêtre belge auxiliaire des missions, en Inde depuis 1950, qui travaille entre-autre à un projet de motorisation des bateaux de pêche. Les compétences techniques de Pierre Gillet y seraient les bienvenues. L'intéressé répond à cette invitation avec enthousiasme mais...il lui faut obtenir l'autorisation de sa hiérarchie !

La hiérarchie accepte sans trop de réticence et l'évêque de Namur "prête" à son collègue, monseigneur Arokiaswamy, évêque de Kottar (Inde), le jeune abbé Gillet pour un bail de dix ans.

Un évêque indien ? Mais oui ! Pour des raisons historiques très anciennes qui remontent aux premiers siècles de la chrétienté le sud-ouest de l'Inde est fortement christianisé ; pour en donner une idée, il y avait en 1980 trois millions de chrétiens pour vingt-cinq millions d'habitants dans l'Etat du Kerala.

Un petit schéma vous sera aussi très utile pour situer l'endroit



Une autre difficulté majeure reste à vaincre : Pierre Gillet, détaché en Inde comme expert en constructions navales, n'a jamais vu un bateau de près. Mais qu'à cela ne tienne, il apprendra !

Et vite ! Quelques mois de stages lui donneront les compétences requises : en Angleterre pour les moteurs et la langue (on parle anglais en Inde), en France pour la construction des bateaux en fibre de verre.

Armé de ses nouvelles connaissances, il débarque (c'est le cas de le dire) à Nagercoil en octobre 1973.

Il faut savoir que l'Inde moderne et laïque n'accepte pas les missionnaires ; ce n'est donc pas l'abbé qui est accepté mais l'ingénieur avec comme seul objet du contrat de collaboration la construction de chalutiers en polyester.

Les premiers projets

Il s'intègre sans difficulté dans ce nouvel environnement où tout est différent ; s'adapte au climat (tropical), à la nourriture (épicée, à base de riz), à la boisson (à base de thé au lait sucré et chaud) ... ; s'initie à la langue locale (le tamil) et améliore son anglais ; loge avec des compagnons de travail indiens dans une maison mo-

deste mais décente au milieu d'un village (Muttom)...Bref, vit complètement la vie des gens qu'il est venu aider.

Premiers grands projets : un atelier et une école. Une école d'abord (Training Center) où il forme, par équipes réduites d'une dizaine, les techniciens qui lui permettront de réaliser son programme. Un atelier ensuite (le Boat Building Center de Muttom) où il expérimentera pendant plusieurs années les techniques modernes de construction navale. Sous sa direction, le chantier de Muttom sera le second, en Inde, à construire un chalutier en fibre de verre. Il remplit ainsi son contrat mais se rend compte que ces bateaux sont beaucoup trop coûteux, impossible à vendre à des pêcheurs qui ne gagnent guère plus que l'équivalent d'un euro par jour.

Il faudrait remplacer les kattumarams

Kattumaram, en langue tamil, signifie "bois liés". Ce bateau a donné son nom au catamaran



Une marée de Gilletkats sur la plage.

sur lesquels s'illustrent les navigateurs sportifs et solitaires des grandes courses autour du monde. C'est, par sa définition originelle, une embarcation à deux coques accouplées.

Le kattumaram est, depuis des siècles, le gagne-pain des pêcheurs du sud du Kerala. Cette région de pêche est très particulière : les espèces de poissons y sont nombreuses mais en petites quantités (il n'y a pas de grands bancs), l'accès à la mer est difficile à cause du ressac (les brisants), il n'y a guère de mouillage sûr, les bateaux doivent être mis à l'eau à partir des plages... Toutes ces conditions expliquent pourquoi la pêche y est artisanale, à petite échelle, très diversifiée !

Au début des années 80 il y avait, dans une zone de cent septante kilomètres de long, environ quarante mille kattumarams (et deux mille cinq cents canoës) pour soixante mille pêcheurs. La concentration de pêcheurs la plus forte du monde, mais aussi la partie la plus pauvre de la société indienne !

C'est en 1978 qu'un nouveau besoin s'imposa : le remplacement des kattumarams traditionnels par des bateaux construits avec d'autres matériaux, avec d'autres techniques.

Pierre Gillet développe le projet d'un nouveau type de bateau qui réponde bien aux exigences de la situation locale. Quelques années de travail passionné (et passionnant) avec les organisations locales et des techniciens indiens et anglais ont abouti à la production en série d'un nouvel instrument de survie des pêcheurs de la région.

Ce projet est en quelque sorte le "chef-d'œuvre" de Pierre Gillet, une aventure qui mérite un développement particulier que vous trouverez plus loin sous le titre : "Du kattumaram au Gilletkat".

Les générateurs de biogaz

Pierre Gillet prolonge de quatre ans son séjour dans ce pays où il se plaît, où il a tant d'amis, où il y a tant à faire encore.

Quand le projet "Gilletkat" est bien lancé, il cède la direction de l'atelier à des responsables indiens et déménage à l'intérieur des terres pour

participer à d'autres activités. Par exemple, à travers un bureau d'études (le CAT, Center for Appropriate Technology) qu'il fonde en 1981, il développe un projet de production d'énergie à partir des ressources locales. Il met au point et construit des générateurs de biogaz, un système qui produit du méthane à partir de la bouse de vache (trois vaches produisent suffisamment de gaz pour la préparation des repas !). Autre exemple d'activité, la mécanisation d'une coopérative de potiers...

En 1986, se crée le "Collectif international d'appui aux travailleurs de la pêche", pour la défense des intérêts des petits pêcheurs artisanaux. Il en devient le secrétaire. Il le restera jusqu'en 1992.

Curé à Naninne

En 1987 il faut bien qu'il rentre ! ... Il se met à la disposition de son évêque (monseigneur Mathen) avec une grosse réserve : fonder et assurer, à Bruxelles, le secrétariat du collectif de pêcheurs.

Et le voici prêtre auxiliaire de l'abbé Malherbe, à Namur, pendant sept ans, avec un pied à Bruxelles. Et pour se remettre dans le mouvement après sa longue absence à l'étranger il fait une licence en sciences économiques aux Facultés Notre Dame de la Paix (au cours du soir). Avec cette fois pour sujet de mémoire : "La révolte des pêcheurs français en 1992".

En janvier 1995, il vient aider l'abbé Guillaume à gérer ce qu'on appelle maintenant le secteur paroissial qui regroupe Wierde, Andoy, Sart-Bernard, Naninne et Dave.

Curé, mais aussi responsable de Caritas Secours, animateur d'Entraide et Fraternité, expert international en pêche artisanale ! ...

La première semaine de juillet, il était à Dakkar pour apporter sa compétence à ses amis pêcheurs ; en juin, il assistait au Mozambique à l'assemblée générale du collectif de pêcheurs... vous voyez bien que l'abbé Gillet est un curé extraordinaire dont la paroisse est vaste comme le monde !

G. Donnet

DU KATTUMARAM AU GILLETKAT

Les kattumarams ancestraux, en balsa, avaient une durée de vie de trois à quatre ans. Les déforestations ayant rendu ce matériau rare et cher les pêcheurs ont été forcés de se rabattre sur une autre variété de bois léger qui avait un très gros défaut : il ne résistait pas plus d'un an à l'agression de l'eau de mer.

Il devenait urgent de trouver un substitut au kattumaram ; la survie des petits pêcheurs dépendait de la solution de ce problème crucial.

Sept critères sont fixés au futur bateau : être insubmersible comme l'ancien, être léger et facile à mettre à l'eau à partir de la plage, offrir une plus grande capacité que l'ancien, pouvoir être manœuvré par les moyens (rames et voiles) bien connus des pêcheurs locaux, avoir une durée de vie de six à dix ans au moins, pouvoir être fabriqué sur place par des artisans locaux et... ne pas coûter trop cher !

On voit que ce problème est un défi de taille !

Premier projet

Pierre Gillet sait que des essais ont été faits ailleurs ; un architecte naval britannique, Edwin Gifford, a, dans ce domaine, une expérience considérable et travaille à cette époque sur un "double-coque" destiné au Sri-Lanka. Il s'agit de bateaux en contre-plaqué assemblés avec une technique particulière utilisée en Europe par les constructeurs amateurs (stitch and glue : cousu-collé ; les plaques de contre-plaqué sont littéralement cousues puis soudées avec de la colle epoxy).

Gifford accepte de collaborer au projet et dessine des plans d'après le modèle expérimenté au Sri-Lanka. Nous sommes alors en novembre 1981. En six semaines seulement une petite

équipe de charpentiers du chantier de Muttom réalise le prototype. La mise à l'eau est triomphale et les essais en mer assez satisfaisants ; mais les pêcheurs le trouvent trop grand (les "double-coque" prennent trop de place sur les plages où ils sont fort nombreux) et trop différent de leur ancienne embarcation. Des corrections s'imposent mais ce premier essai a un gros avantage : les artisans indiens commencent à dominer une nouvelle technique ; le projet est bien lancé !

Le kottarkat

Un petit bateau ponté, imaginé par Pierre Gillet et son adjoint indien, correspondrait mieux aux exigences locales ; sur la base de ce modèle, Gifford dessine un nouveau type : le



La coque du kattumaram : cinq troncs d'arbre assemblés par des cordages.



Le kottarkat.

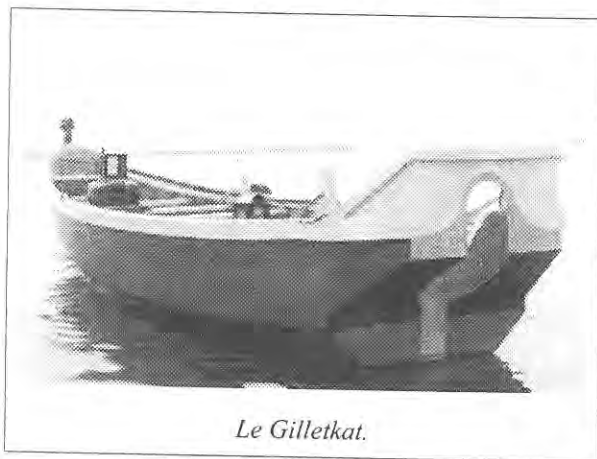
"kottarkat ". C'est un bateau de vingt-trois pieds (environ sept mètres cinquante), avec un pont bien fermé, léger et insubmersible, manœuvrable à la voile et à la rame. Il est construit et testé en mai 82. Les pêcheurs l'acceptent avec enthousiasme et l'appellent " Plastic Maram " à cause du revêtement de fibre de verre qui assure sa stabilité sur les fortes houles et le protège des tarets marins, des vers dévastateurs fréquents dans les eaux tropicales.

Conçu pour la voile et la rame, le kottarkat se révèle trop léger pour être équipé d'un moteur hors-bord. On y remédie.

Le Gilletkat

La mousson de juillet 1983 endommage beaucoup de kottarkats. Le modèle est encore revu (agrandi à vingt-six pieds), les méthodes de travail sont améliorées (le pont est rendu plus hermétique...) et, en septembre 83, le premier Gilletkat est construit et testé avec succès. Les artisans l'appellent ainsi en témoignage de l'affection qu'ils portent au " Father Gillet "!

Le succès du Gilletkat a été durable : en 1992 il y en avait quinze cents en opération.



Le Gilletkat.

Il faut signaler que ce projet n'était pas la seule activité de Pierre Gillet ; deux autres chantiers navals avaient été lancés sous l'égide de la Fédération des coopératives de pêcheurs du sud de l'Inde (la SIFFS en anglais !) pour satisfaire l'ensemble des besoins du Kerala.

Les conséquences du projet

Les nouveaux bateaux, motorisés, ont permis aux pêcheurs d'aller plus loin et donc plus pro-



La technique du cousu-collé.

fond en mer et ainsi d'exploiter de nouvelles zones de pêche. La rentabilité a été fortement augmentée mais le caractère artisanal de la pêche a été préservé. Le niveau technologique des ouvriers des chantiers navals et des pêcheurs a considérablement augmenté.

Les raisons du succès du projet

A la base, il y a évidemment la demande pressante des associations de pêcheurs. Les ONG ont joué un rôle capital, de même qu'une collaboration remarquable entre ces ONG, les associations locales, les sponsors, les designers et les techniciens. Un autre facteur de succès tient au fait que le développement du projet était déterminé par les associations locales sans que rien ne soit imposé de l'extérieur. Et enfin, et surtout, il y a l'action de quatre personnes, les moteurs, sans qui le projet n'aurait pu réussir, même si les autres conditions étaient favorables.

Le texte suivant est la traduction littérale d'une page du rapport d'un cadre indien de la SIFFS sur le projet (voir source 1 ci-dessous)

Father Gillet a été sans aucun doute l'homme clé (the key man) et il est extrêmement douteux que sans sa vision, sa sagesse et sa compétence le projet ait pu réussir.

La combinaison extraordinaire prêtre-ingénieur a été un énorme avantage pour le projet. Son égale compréhension des gens et de la technologie a joué un rôle vraiment crucial. Les sept ans qu'il a passé dans le district de Kanyakumari avant le projet "bateaux en contre-plaqué" lui ont donné une profonde con-



Des compagnons de Pierre Gillet.

naissance des pêcheries locales et de la psychologie des pêcheurs. Il avait du respect pour leurs compétences mais il était aussi conscient de leurs limites. Cela a fait de lui l'interprète par excellence des réactions des pêcheurs et beaucoup des règles empiriques qu'il avait employées dans ses relations avec eux sont encore suivies par la Fédération.

Sa capacité de motiver les gens nous a donné une nouvelle génération de main-d'œuvre technique qui travaille pour le bien-être des pêcheurs.

Ceux-ci, de même que les agences extérieures, avaient pour lui beaucoup de respect (the right type of respect).

Les trois autres "moteurs" étaient Gifford, Herklots et F.M.T.Raj.



Quand la pêche n'est pas bonne...

Edwin Gifford, le designer britannique, était ingénieur civil de profession et constructeur de bateaux par hobby et passion. Très dévoué à la cause des pêcheurs artisanaux, il a tout fait pour réduire les coûts à un niveau abordable pour eux. Jeremy Herklots était le représentant britannique de l'association qui a sponsorisé le projet. Il a su manœuvrer avec beaucoup de souplesse et de diplomatie.

F.M.T. Raj (communément appelé Raju) était un jeune pêcheur qui était venu commander un bateau pour son père au chantier de Muttom. Ses aptitudes et ses connaissances instinctives ont été repérées par Pierre Gillet qui l'a engagé à venir y travailler. Il est devenu un des éléments indispensables à la réalisation du projet. Il est aujourd'hui encore directeur technique du Boat Building Center de Muttom.

G.Donnet

Sources :

1. "The introduction and spread of plywood boats on the lower south-west coast of India" par V. Vivekanandan de la "South indian federation of fishermen societies" (SIFFS)-Karamana - Thiruvananthapuram. 1992.

2. "Small is difficult - The pangs and success of small boat technology transfer in south India" par Pierre Gillet - 1985.

LE TEMPS DES BOURGMESTRES -

SUITE 9-DE 1932 A 1937

DESIRE DISPAUX

Désiré Dispaux, bourgmestre de Wierde de 1932 à 1937, y est né le 11 août 1896, fils de Pierre Dispaux et de Marie-Françoise Hastir.

En 1923, il a épousé Clara Boseret, née à Maizeret le 8 août 1895, fille d'Alfred Boseret et d'Adèle Carpentier. Ils ont eu quatre enfants : Maria en 1924, Pierre en 1927, Marie-Thérèse en 1930 et Andrée en 1934.

Sa profession : magasinier aux Etablissements Jesnot (aujourd'hui l'Automatique des Bois) à Jambes.

Quand il a été choisi comme bourgmestre il n'avait donc que trente-six ans et son mandat a été interrompu par la mort le 11 mai 1937. Il est mort d'une pleurésie (ou d'une pneumonie ?) quelques années avant la découverte des antibiotiques qui auraient pu le sauver !

Albert Delvaux a retrouvé, par un heureux hasard, le brouillon du discours prononcé sans doute par le premier échevin, Joseph Detilleux. C'est un portrait assez flatteur, un hommage fort émouvant. En voici le texte.



Il a épousé Clara Boseret en 1923.

" Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi d'interrompre pendant un moment le voyage de notre regretté bourgmestre vers son ultime demeure pour rendre à sa mémoire l'hommage du conseil communal, du personnel de l'administration et de la population.

Monsieur Désiré Dispaux est né à Andoy le 11 août 1896. Nous avons tous conservé le souvenir de cet enfant doux, serviable et respectueux. Tel était le garçon, tel sera l'adolescent.

La guerre arrive. En 1916, M. Dispaux fait partie du triste cortège qui, de Namêche, est dirigé vers l'Allemagne. Durant son exil, il restera, comme ses compagnons, inébranlablement fidèle à sa patrie.

La guerre terminée, il va fonder un foyer ; secondé par sa digne compagne, il entrevoit l'avenir avec confiance. De gracieux enfants viennent égayer le doux nid familial. C'est le bonheur complet. Il en jouit, car jamais on ne le verra prendre la moindre distraction sans être entouré des siens. Malgré sa modestie, ses concitoyens ont remarqué ses hautes qualités et en 1932, l'élisent conseiller communal. Il fallait un bourgmestre : on dut lui faire violence. " Je ne suis qu'un ouvrier " répétait-il. Il se méprenait sur sa valeur. Tout qui l'approchait était frappé de sa correction parfaite, de son bon sens et surtout de sa haute conscience. Ses collaborateurs n'oublieront jamais le tact qu'il ne cessait de montrer comme premier magistrat. Le même souci l'animait en toutes cir-

constances : le bien de sa chère commune de Wierde. Aussi, la population entière avait mis en lui toute sa confiance en même temps qu'elle lui accordait son estime.

Depuis quelques semaines il apparut morose : c'est que la maladie frappait obstinément à sa porte. Lors de la dernière affection de sa fillette, nous le vîmes s'affaisser de plus en plus. Le ressort était brisé quand, à son tour, il fut atteint. La nouvelle de sa mort jeta la consternation dans le village tout entier : grands et petits en restent encore atterrés. Les desseins de Dieu sont insondables. Il se plaît quelquefois à éprouver ses meilleurs amis ; notre cher disparu était de ceux-là. Nul doute qu'il n'ait déjà reçu sa récompense.

Le vide causé par son départ est bien grand ; l'évoquer davantage nous serait trop pénible. Je me fais l'interprète de la commune et de la population tout entière pour présenter à la veuve éplorée, aux enfants si durement éprouvés, à son père brisé par la douleur, l'expression de nos condoléances les plus émues. Puissent les abondantes marques de cette sympathie générale, empressée, spontanée, unanime, apporter au sein de son foyer en deuil une source réconfortante de consolations.

Cher bourgmestre, nous nous inclinons avec respect devant votre cercueil. Votre souvenir restera gravé à jamais dans notre mémoire. Le cœur étreint d'une profonde émotion nous vous murmurons notre suprême adieu ”.



Conscientieux, dévoué mais aussi...élégant !



Maria, Pierre, Marie-Thérèse et Andrée.

Les élections de 1932

Les élections de 1932 sont beaucoup moins agitées que celles de 1926 (voir le numéro précédent). Alphonse de Moreau ne se présente plus, sans doute découragé par l'attitude de ses échevins. Une lettre qu'il a adressée le 22 décembre (il était encore bourgmestre à cette date) au gouverneur de la province, est révélatrice du malaise. En voici le texte.

, *Ordre du jour :*

Funérailles de M. Dispaux Désiré, Bourgmestre.

- Le Conseil communal, ainsi réuni, fait l'éloge de regretté Bourgmestre M. Dispaux D., décédé le 11 courant.

Il déplore la mort d'un si aimable magistrat et dit sous ses regrets à sa veuve et à ses enfants éplorés.

Les funérailles sont fixées au 14 c^t.

Le Conseil décide de convoquer la gendarmerie pour conduire le cortège des funérailles. Les volets seront fermés sur le passage. Les Conseillers communaux accompagneront le cortège à côté de la dépouille mortelle et porteront Couronne et coiffure du drap mortuaire.

Les écoles seront fermées le jour des funérailles et l'Inspecteur cantonal en sera prévenu. Les enfants des écoles y assisteront.

Fait en séance, à Wierde, les jour, mois et an que dessus.

Le Secrétaire,
Detilleux

Le Président,
Detilleux

" Monsieur le Gouverneur,

En réponse à votre honorée du 19 courant, j'ai l'honneur de vous faire savoir qu'au cours des six dernières années de mandat de conseiller qui va échoir, le seul conseiller suppléant, M. Alexandre Paulus est mort, que M. Cuvelier, conseiller, est également décédé et qu'il y a environ un an M. Collart, malade, a donné sa démission. Nous restions donc à cinq conseillers effectifs : M.M. Lizée et Polet, échevins, M.M. Romain et Detilleux, conseillers et moi.

Depuis un an environ, M.M. Lizée et Detilleux, tout en restant conseillers font la grève tant comme échevins que comme conseillers de sorte que pour toutes les séances, il a toujours fallu convoquer trois fois successivement et que toutes les décisions ont dû être prises par trois membres seuls présents.

Veillez croire, Monsieur le Gouverneur, à l'assurance de mes sentiments très distingués.

Signé : Le Bourgmestre, Baron de Moreau "

Cette année-là, la liste des électeurs communaux comporte deux cent vingt-et-un hommes et deux cent trente-huit femmes.

Deux listes et un candidat isolé se présentent. Toutes deux dites " Intérêts communaux " les listes se différencient par leur numéro : 1 et 2.

Les élections ont lieu le 9 octobre. Six candidats de la liste No 2 l'emportent contre un de la liste No 1 (Peeters). Le candidat isolé, Alfred Romain, reste sur le carreau.

A partir du 4 janvier 1933 la composition du conseil communal est la suivante. Bourgmestre : Désiré Dispaux ; échevins : Joseph Detilleux (électricien, Andoy, 1901) et Gustave Culot (cultivateur, Wierde, 1906) ; conseillers : Désiré Hastir (cultivateur,

Un point. Le Conseil communal de Wierde,
Vu l'arrêté Royal du 31 juillet 1935 relatif à la prolongation de la
scolarité,

Attendu que le nombre d'enfants atteints par les prescriptions de cet arrêté
est nul dans la commune de Wierde ;

Considérant que les exploitations agricoles, les industries de terres plastiques
et autres occupent les enfants plutôt qu'à cessé pour eux l'obligation sco-
laire, ramenant ainsi à un nombre très restreint, même en période hivernale,
celui des chômeurs de la commune ;

Considérant d'autre part que les enfants sortis des écoles primaires qui ne
sont pas occupés dans les industries, ci-dessus dénommées suivent généralement les
cours de l'Institut Technique de Namur,

Décide :

Que les prescriptions de l'arrêté Royal du 31 juillet 1935 ne sont pas
applicables à Wierde.

Faut-il prolonger la scolarité à Wierde comme le prescrit la loi ?

Andoy, 1889), Noël André (employé, Andoy, 1903), Séverin Peeters (journalier, Wierde, 1885), Joseph Bertrand (cultivateur, Andoy, 1878).

Quelques aspects de la vie du village d'après les comptes rendus du conseil.

Travaux au fort d'Andoy

On est loin d'être remis des suites de la désastreuse guerre 14-18, on vient à peine d'inaugurer le monument aux morts... et voilà qu'il faut songer à préparer la suivante ; sans se douter, naïvement, qu'elle sera pire encore.

Le gros chantier du village, pendant les années trente, est la modernisation du fort mais ces gigantesques travaux ne sont évoqués au registre du conseil communal que pour les dégâts qu'ils provoquent aux chemins communaux.

Electricité

L'électrification du village se poursuit. Le prix du kilowatt-heure est fixé, en 1934, à un franc cinquante pour l'éclairage et à quatre-vingt-cinq centimes pour la force motrice.

L'éternel problème de l'eau potable

La recherche d'eau potable est une des grandes préoccupations de cette législature. Cela commence le 2 mai 1934.

3ème point. Le Conseil Communal décide de confier à Maître Charles Laurent Notaire à Jambes, la passation des actes d'acquisition de terrain en vue de l'établissement des puits à eau potable, sur terrain de M^r Hermant Léonard, à Andoy, et V^{te} Pemy Olympe, à Wierde.

Fait en séance à Wierde, date que dessus.

Le Secrétaire
L. Landry

Le Bourgmestre-Président,
A. H. Dispoux

La dernière signature de Désiré Dispoux.

" Vu la pénurie d'eau potable dans les deux sections et la possibilité immédiate de remédier à cette situation par l'établissement de puits dans chaque section, le conseil décide de faire effectuer des sondages à Wierde et à Andoy par le sieur Legrand Alphonse en vue de rechercher les endroits propices à l'établissement des dits puits "

Le 26 août 1934. Les sondages sont positifs (ils ont coûté deux mille francs) et le conseil décide de faire creuser trois puits, un à Andoy, sur le terrain de Léonard Hermant le long du sentier donnant accès à l'Aybie et deux à Wierde, l'un dans le bas du village, le long du chemin communal entre les propriétés Materne et de Pierpont et l'autre sur les Tiennes, dans la propriété de Georges Mathot.

" Le creusement du puits d'Andoy sera confié à Alphonse Legrand, lequel a découvert la nappe d'eau en creusant à ce même endroit désigné un puits pour l'extraction de terre argileuse "

Le 4 avril 1935. Le puits creusé sur Les Tiennes ne répond pas aux espérances. En conséquence, le conseil décide :

- de faire sonder au fond du puits sur Les Tiennes avant de le faire combler et approfondir si le sondage donne des résultats
- de faire reconnaître le terrain de Wierde par un homme compétent et éventuellement faire creuser un puits à chaque extrémité des Tiennes au versant nord. En cas de non aboutissement dans les deux hypothèses il serait creusé un bassin réservoir aux quatre bras où est creusé le premier puits.

Le 19 juillet 1935. Décidément le puits Mathot ne donne aucune satisfaction ! La décision b. ci-dessus est appliquée. Les hommes compétent prévus sont désignés : Alphonse Legrand et Nestor Fondaire.

Il semble bien que ces recherches n'aient pas abouti car je n'en ai plus trouvé de trace dans les comptes rendus ultérieurs. Un (ancien) habitant Des Tiennes en aurait-il quelque souvenir ?

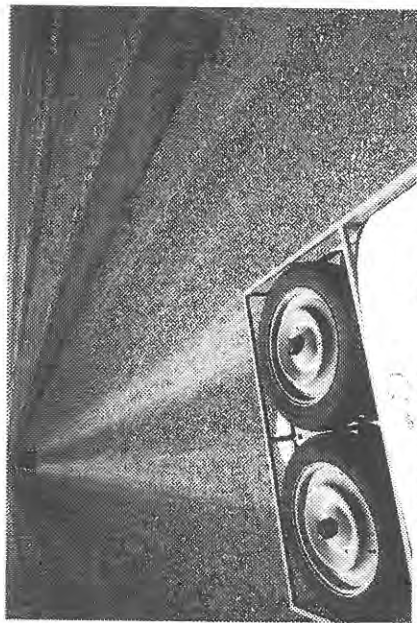
" Monsieur Petit Marcel, plombier à Andoy, est chargé de la fourniture et du placement de pompes aux puits, ses prix ayant été trouvés les plus avantageux, savoir : au puits d'Andoy, pompe No 8 avec bras face (136 francs), un appareil pour vider l'eau en cas de gel (36 francs), tuyaux en plomb de 37 millimètres intérieur et de 4 millimètres d'épaisseur à 18 francs 60 le mètre ; au puits de Wierde, pompe à palettes à double effet (200 francs), mêmes tuyaux qu'à Andoy "

Ces pompes existent toujours !

G. Donnet

Eurasiam 2001

Dernières photos de l'aventure vécue par Laurent Pitance et cinq compagnons (aventure racontée dans les numéros 36, 37 et 38). Le bus, bloqué en Sibérie, a finalement été ramené en Belgique et revendu au profit du projet Cambodge. Ils ont récolté un peu plus de trente mille euros pour leurs projets humanitaires.



Les pistons de Patagonie... Jrottes, infinites, le vent de face, nous remontons l'Argentine à du 20km/heure (Patagonie, Argentine - Janvier 2000)



Busart en Sibérie (Août 2000)



Merveilleux sourires des enfants du monde... (Temple d'Angkor, Cambodge - Octobre 2000)



En route vers le Périto Moreno (patagonie, Argentine - Janvier 2001)

BIGRES, MOUCHEUX, AVETTES...

...LE MONDE FASCINANT DES



ABEILLES

Prière des Iroquois

...Nous remercions les herbes pour la guérison qu'elles nous procurent, les céréales... et les abeilles qui nous font offrande de leur miel. Grand Esprit, donne-nous des cœurs capables de comprendre qu'il ne faut jamais prendre à la création plus de beauté qu'on ne lui donne... qu'il ne faut jamais lui prendre ce dont nous n'avons pas besoin...

On sait généralement que les abeilles sont à l'origine de nombreuses croyances mais soupçonne-t-on leur importance réelle ?

Insecte omniprésent dans toutes les sociétés au cours des âges, l'abeille, devenue symbole, est une source de mythes et de légendes qui ont développé tout un folklore, toute une iconographie à travers tous les continents. Le symbole, quant à lui, a le mérite de faire sentir au-delà des mots, une réalité qui ne se perçoit bien qu'avec le cœur.

L'abeille est sans conteste l'animal le plus présent dans la pensée populaire, notre histoire et nos traditions pour deux raisons principales : l'intérêt et la curiosité.

Par intérêt vital

D'abord, de manière immédiate, le miel fut une espèce de manne céleste ; cette nourriture a constitué pendant des siècles la seule et unique source de matière sucrée. L'homme, dès le néolithique, fut chasseur de miel, ensuite chasseur d'essaims sauvages qu'il enferma d'abord dans des troncs d'arbres puis dans des urnes : ce fut la naissance de l'apiculture !

La cire, matière plastique incomparable, capable en s'enflammant de fournir quelques lueurs, devint une valeur marchande. Et la médecine ancienne a eu très tôt l'intuition que la propolis (la gomme rougeâtre utilisée par les abeilles pour obturer les fentes des ruches et fixer les gâteaux de cire) et le venin avaient des effets thérapeutiques ; effets confirmés aujourd'hui.

Par curiosité

Le comportement laborieux de l'abeille, son organisation sociale unique en son genre ont suscité la curiosité, les spéculations, l'imagination, la crainte... et la religiosité. Si bien que les comparaisons avec l'organisation humaine, venues naturellement à l'esprit, se sont enrichies au fil des siècles de remarques et d'appréciations philosophiques et morales. Maeterlinck, au début du siècle, en fit une étude remarquable : " La vie des abeilles " ...Prix Nobel en 1911, il a observé leur comportement à partir d'une ruche installée dans son bureau.

Aux Amateurs
RENAUDIN Luthier de l'Académie de Musique
Aux S^{rs} Doyens au sujet de cette Jean S^{rs} Orens.

Pour toutes sortes d'instruments de Musique, les violons, les violas, les basses, les contrebasses, les trompes quand ils sont dans leurs formes les plus grandes, les cordes en état. Il vend aussi toutes sortes de Cordes d'Altes.
A PARIS.

La propolis entrainé dans les préparations secrètes des grands maitres luthiers.

UN KILO DE MIEL REPRÉSENTE ENVIRON
- QUATRE KILOS DE NECTAR RÉCOLTÉ
- CENT MILLE VOYAGES D'APPROVISIONNEMENT
- DEUX À VINGT MILLIONS DE FLEURS VISITÉES
- LE TRAVAIL QUOTIDIEN DE DIX MILLE ABEILLES

Quelques symboles...

Placée au rang d'insecte sacré dans quelques civilisations anciennes, l'abeille a rempli une fonction initiatique ; les prêtresses Mélissa, en Grèce en sont un bel exemple. Ensuite, elle est devenue symbole royal : maître de l'ordre, de la prospérité et de l'ardeur belliqueuse, elle s'apparente aux héros civilisateurs qui établissent l'harmonie par la sagesse et le glaive. Peu à peu elle incarne les vertus domestiques exaltant les qualités d'économie, de prévoyance et de courage au point d'être choisie – il y a peu – comme emblème de certaines coopératives alimentaires, livrets d'épargne et assurances.

Il n'y a pas de domaine de la vie pratique qui ne se soit intéressé à l'abeille et à la qualité irremplaçable de ses produits : cultes rendus aux dieux et aux morts, services liturgiques, économie et technologie, arts plastiques et lutherie, droguerie et parfumerie, arts culinaires, confiserie, pâtisserie et distillerie, justice, armée...

En raison de tous ces intérêts et de la place grandissante de l'apiculture, l'abeille a joui d'une importante protection juridique. En font foi les textes de lois abondants – spécialement au moyen-âge – se rapportant au droit de cueillette et d'élevage, au droit de propriété des essaims, à l'emplacement des bigreries et des ruchers et la sévérité avec laquelle on punissait vols, vols et autres préjudices causés aux moucheux.

Les bigreries étaient, au moyen-âge, les ruchers situés dans les bois. Propriétés des seigneurs, elles étaient régies par une législation stricte inscrite dans des chartes. Les seigneurs avaient aussi le droit d'abeillage, c'est-à-dire qu'ils prélevaient une quantité d'essaims, de cire et de miel dans les ruchers de leurs vassaux.

L'apiculture

Bien qu'elle ait joué un rôle important dans l'économie rurale et qu'elle soit une branche de l'agriculture, l'apiculture n'a pas suivi le même développement : les techniques apicoles utilisées à travers les âges n'ont profité que d'une lente évolution encore bien perfectible. Les pratiques apicoles (déjà connues dans l'ancienne Egypte) ne progressent qu'à partir du dix-septième siècle mais les méthodes traditionnelles bien ancrées côtoient encore aujourd'hui les acquis rationnels les plus pointus !

L'apiculteur n'est vraiment instruit que par les effets de sa patience. Les bigres et avrilleors d'antan, nourris d'un savoir-faire empirique ne connaissaient guère les travaux scientifiques (ceux de Réaumur par exemple, ce physicien et naturaliste français du dix-huitième siècle qui donna les bases de l'apiculture mo-



Saint Ambroise était le protecteur des abeilles et le patron des apiculteurs.

COUR ROYALE DE NORD DEPARTEMENT DE NORD

Par ARRÊT de la COUR D'ASSISES, tenant à Douai, département du Nord, en date du 30 Janvier 1853.

HONORÉ MAUROIS,
DEUX VOLS DE RUCHES,
Connaissant la valeur des dépendances de maisons labieuses.
A CINQ ANS DE RÉCLUSION.

à une heure de marche sur la place publique de Douai, et sans pouvoir porter aucun linge, et sans pouvoir se couvrir de rien, pendant un an, et sans pouvoir se couvrir de rien pendant un an.

COUR D'ASSISES DEPARTEMENT DE PAS-DE-CALAIS

PAR ARRÊT DE LA COUR D'ASSISES, tenant à Saint-Omer, Département du Pas-de-Calais, en date du 4 Mars 1853.

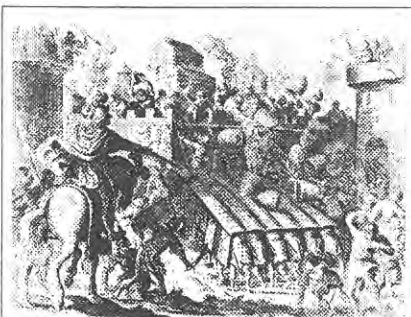
JEAN-BAPTISTE BAILLET,
Trois ruches d'abeilles.

EDMOND LAURENT,
Trois ruches d'abeilles.

A SEPT ANNÉES DE RÉCLUSION.

Sur l'une des Places publiques de LENS, et aux frais de procès envers l'État.

L'importance démesurée des peines infligées aux voleurs de ruches montre la place capitale de l'apiculture au sein de l'économie rurale du dix-neuvième siècle.



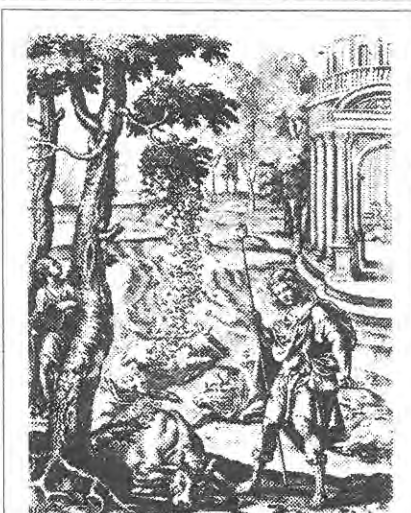
En temps de guerre, la ruche peuplée pouvait devenir une arme redoutable, plus efficace que mille volées de flèches. Par exemple, à la bataille d'Avesnes, en 1868.



Au moyen âge des chars tirés par des chevaux conduisaient les ruches "au pâturage".

EN BELGIQUE, EN 1900, ON DÉNOM-
BRAIT CENT-SEPT MILLE SEPT CENT
NONANTE RUCHES ET LE PRIX DU MIEL
ÉTAIT DE DEUX FRANCS OR LE KILO.

A WIERDE, EN 1927, UN ÉLECTEUR
ÉTAIT RECENSÉ COMME APICULTEUR.
ON PEUT DONC SUPPOSER QUE
C'ÉTAIT SON MÉTIER PRINCIPAL. QUEL-
QUES PASSIONNÉS (TROIS, À NOTRE
CONNAISSANCE) EN FONT ENCORE
AUJOURD'HUI UN HOBBY.



D'après la légende d'Aristée, les abeilles naissent des entrailles d'un taureau mort.

derne). Et, comme ses ancêtres, le moucheux d'aujourd'hui, même s'il est au courant des découvertes récentes des biologistes, se retrouve seul avec ses avettes qui ne cessent de lui poser problème. Malgré toutes les avancées scientifiques, et parfois même à cause d'elles !

Ce vocabulaire particulier impose quelques précisions. Avette est le nom familier de l'abeille ; bigre, avilleor, moucheux sont les noms familiers des apiculteurs. Comme " biologiste récent " citons Karl von Frish, autrichien, prix Nobel en 1973, qui a découvert la vision des couleurs chez les abeilles ainsi que leur langage : la danse en huit et la danse en rond pour communiquer l'orientation et la distance d'une source de nectar.

L'abeille et nous ?...

Les rapports de l'homme et de l'abeille demeurent empreints de toute une réflexion, de tout un questionnement... Un " je ne sais quoi " de conscience collective s'alimente même à l'insu du " maître des mouches " car l'abeille reste cet animal qui, bien qu'allié, se réserve assez de liberté pour échapper à toute domestication. En effet, venue du ciel et s'en retournant, la colonie peut quitter la ruche si tel est son désir –ou plutôt son besoin- et cela en dépit de l'apiculteur... Le maître des avettes n'est maître qu'à demi !

Quelques légendes

Le mythe d'Aristée (dieu grec, fils d'Apollon, qui aurait appris aux hommes à élever les abeilles !) fut à l'origine d'une croyance très ancrée jusqu'au seizième siècle, croyance à laquelle on se référait pour obtenir des essaims : l'abeille naîtrait spontanément d'un animal mort sacrifié à la divinité.

Les Grecs comparaient les orateurs de génie aux abeilles qui produisent le miel réconfortant par le travail de leurs " lèvres ".

Selon Virgile les abeilles posséderaient une parcelle de la divine intelligence dont l'éloquence et la poésie. Des abeilles auraient volé au-dessus de leur berceau et auraient déposé un rayon de miel sur les lèvres de Pindare et de Platon, présageant ainsi du rayonnement de leur œuvre.

Il en est de même pour Saint Ambroise, Sainte Rita ... Saint Bernard est surnommé " docteur mellifique " et Saint Jean Chrysostome " bouche d'or ".

Quelques coutumes en Wallonie (Condroz, Ardennes...)

Pour que les essaims ne se fixent pas à un endroit élevé on

“ pâquait ” les ruches très bas, c’est-à-dire qu’on plaçait le plus bas possible une branche de buis bénit le jour des Rameaux.

Les abeilles étaient considérées comme des parentes et on les faisait participer à la vie de la maison : on attachait aux ruches une étoffe rouge pour un heureux événement, un crêpe noir en cas de deuil et un morceau du voile de la mariée le jour du mariage.

Il ne fallait ni jurer, ni blasphémer, ni tenir des propos grossiers aux environs d’une ruche car les abeilles étaient réputées très sensibles.

Les abeilles, désirant ne travailler que pour des hommes bons, détestaient les buveurs, les querelleurs, les débauchés et les “ mal mariés ! ”.

Etre piqué signifiait qu’un parent, au purgatoire, avait besoin de prières.

La coutume voulait qu’on offre aux jeunes époux une provision de miel et d’hydromel suffisante pour qu’ils puissent en boire et en manger chaque matin pendant une lune (environ trente jours). C’est de là que viendrait l’expression “ lune de miel ”.

Il serait intéressant de rassembler les coutumes et les savoir-faire de notre région avant qu’ils ne se perdent. Si vous en connaissez d’autres, communiquez les nous (à la rédaction du Crespon...voyez l’adresse au bas de la page 2).

En guise de conclusion

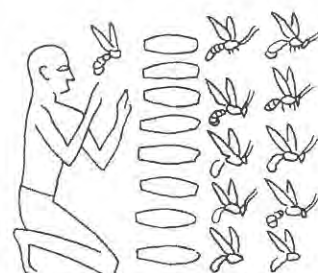
Ainsi, jouant un rôle important dans toutes les traditions culturelles, l’abeille a traversé les siècles et peuple encore notre imaginaire. Symbole solaire de sagesse et d’ordre, elle est un être de feu et, pour s’en rappeler, médaillons, fibules et pendentifs ont été moulés ; monnaies et jetons ont été frappés à son effigie.

Seigneurs, rois, papes, princes et villes l’ont gravée sur leurs écus, leurs blasons et leurs armoiries parce que l’abeille, si merveilleuse, si utile et si fragilisée par la culture moderne reste un fleuron de l’exaltation des qualités morales.

Jacqueline Kratzenstein

Sources :

“ L’abeille et le folklore ” G. Thiriard – “ L’homme et l’abeille ” P. Marchenay – “ Précis d’histoire de l’apiculture ” J. Nivaille – “ Musées de l’apiculture de Tilff-sur-Ourthe et de Malines ”.



La pratique de l’apiculture était déjà courante en Egypte dans l’Ancien Empire. Cette scène montre la récolte du miel dans des ruches en poteries d’argile en 620 avant Jésus-Christ.



Emblème du livret d’épargne.

LES ABEILLES FONT LE CAFÉ !

QUAND LES ABEILLES LES BUTINENT, LES CAFÉIERS SONT PLUS PRODUCTIFS. EN 1985, DES COLONIES D’ABEILLES AFRICAINES SE SONT INSTALLÉES À PANAMA OÙ ELLES ONT POLLINISÉ LES PLANTS DE CAFÉ. DEPUIS, LES CULTIVATEURS ONT VU LES RENDEMENTS AUGMENTER DE CINQUANTE POUR CENT (EXTRAIT D’UN ARTICLE PARU DANS LE SOIR DU 18 JUIN DERNIER). PREUVE DE PLUS, TRÈS RÉCENTE, QUE LES ABEILLE N’ONT PAS FINI DE NOUS ÉTONNER.



Monnaie d’Ephèse, Grèce, huitième siècle avant Jésus-Christ.

ET POUR EN DECOUVRIR DAVANTAGE SANS SE FAIRE PIQUER...

...je vous propose ces mots croisés.

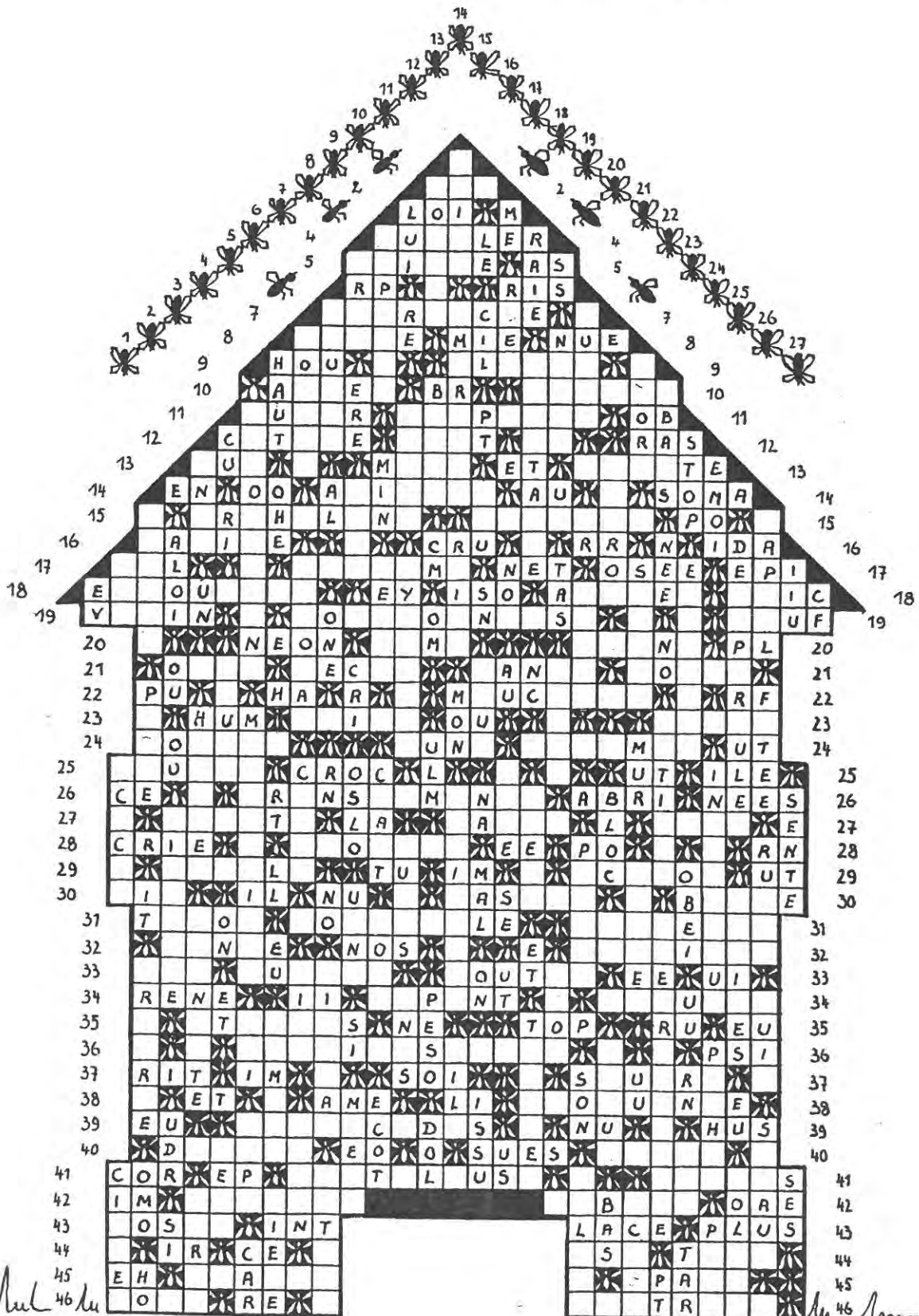
Pour rendre à ce jeu d'esprit l'intérêt et le divertissement recherchés à travers ce clin d'œil, je vous propose de compléter la grille des seuls termes se rapportant à l'abeille, la flore mellifère et les produits de la ruche. Les mots de deux, trois et quatre lettres étrangers au thème choisi sont déjà inscrits... Bon amusement.

Jacqueline Kratzenstein.

HORIZONTALEMENT

2. Celui de la reine est nuptial * 4. Un des procédés de fabrication des cierges * 5. Recouverte de tuiles * 7. Très bonne plante mellifère à fleurs bleues qui donne un miel clair * 8. Son pollen précoce est précieux pour le développement de la colonie * 9. L'abeille peut en être un attribut * 10. Celles de la ville d'Avesnes sont gravées d'une ruche en souvenir de la victoire remportée avec l'aide des abeilles – Œil simple de l'abeille * 11. Fermer un récipient avec de l'argile mêlée de cire – Production antiseptique de la ruche * 12. Arbre à grappes de fleurs jaunes mellifères – Ce type de danse indique aux ouvrières la direction et la distance d'un lieu de butinage – Conifère mellifère * 13. Nectar – Graminée riche en pollen – Nom populaire de l'abeille * 14. Il découvrit un essaim dans les entrailles d'un taureau sacrifié * 15. Se dit d'une ruche ayant perdu sa reine – Qui mange les abeilles * 16. La menthe en est une * 17. Bulbe aromatique dont on se servait anciennement en cas de piqûre – Monnaie d'Ephèse frappée à l'effigie de l'abeille * 18. Etat de l'abeille dont l'activité est réduite par le froid – Repas rituel et frugal dont le miel faisait partie – Espèce de lavande * 19. Est fourni aux laboratoires pharmaceutiques pour traiter les rhumatismes – Se dit d'une ruche dont la reine devenue âgée et stérile continue à pondre – Est déposé au fond de l'alvéole * 20. Elle fut redoutable et efficace quand des ruches peuplées furent jetées sur les assaillants – Rendit laineux * 21. N'hésite pas à renverser la ruche pour y savourer le miel – Première page d'un feuillet – Saveur désagréable de certains vieux miels – Race d'abeilles de nos régions * 22. Un des noms familiers d'apiculteur * 23. Celle de la cire obtenue après la deuxième distillation a servi pour soigner les engelures – Surnommée panais des vaches, cette ombellifère attire les abeilles * 24. Confiserie à base de miel, de blancs d'œufs et d'amandes – Celle des amoureux est de miel – Naturaliste français du dix-huitième siècle qui jeta les bases de l'apiculture * 25. Qui possède un aiguillon (au féminin) * 26. Transport de ruches vers d'autres lieux de miellée * 27. Cette fleur champêtre donne au miel un parfum d'amande (au pluriel) – Les abeilles la font en s'accumulant sur la ruche – Ceux dits d'abeille sont brodés * 28. Etre surprise * 29. Empêche la reine de monter dans la hausse – Difficulté imprévue * 30. Les ventileuses le font circuler – Fatiguai – Voix grave * 31. Vrille d'une plante grimpante – Partie de la patte qui recueille le pollen – Sert à inciser * 32. Chargé d'épines, ses fleurs butinées donnent un miel excellent pour la gorge – Ils utilisent la propolis pour fabriquer leurs vernis * 33. Conifère – Liqueur à base de miel et de cumin – Charlemagne en aurait été guéri par des piqûres d'abeilles * 34. Travaillent à détruire – Présentes dans les pollens, sont indispensables à la fermentation * 35. Couvertes d'étain * 36. Action de fertilisation des fleurs * 37. Etait employé pour asphyxier les abeilles avant d'extraire le miel * 38. L'abeille en est le symbole * 39. Ont une incidence néfaste sur les colonies * 40. Sépara en deux en parlant de la colonie – Nommer à une fonction par la voie des suffrages * 41. Ouvrières âgées de onze à vingt jours dont la tâche consiste à aérer la ruche – Sont consommées frites au Japon * 42. Dans la fable, leur refus de travailler rendit justice au savoir-faire des abeilles qui purent reprendre le miel convoité – Minéral contenu dans certains miels * 43. Préparation officinale faite de roses macérées dans du miel * 44. Le trou d'envol y est orienté – Est calmée par le miel de romarin * 45. Friandise

MOTS CROISÉS



André

André



en souvenir de la nourriture (miel, lait, amandes) des premiers catéchumènes rompant le jeûne avant leur baptême – Traverse en bois * 46. Ceux de France ont choisi l'abeille comme symbole – Polies à la cire.

VERTICALEMENT

1. Ses flancs ont transporté les ruches – Le miel provenant de cet arbre reste liquide – Fabricant de bougies * 2. Disposé sur une ligne – Sert à saisir – Certains miels sont dits de ... * 3. Rucher au moyen âge * 4. Les ruchers d'observation étaient à la mode au dix-huitième siècle, ... (ceux qui suivent la mode) découvraient l'apiculture – Crier en parlant de la chouette – Petit pain d'épice rond – Ceux faits de miel servaient à embellir les statues des dieux en Egypte * 5. Couleur du drap placé sur la ruche pour annoncer un heureux événement – Mêlé de bleu, devient une couleur que l'abeille peut distinguer * 6. Champignons dont la fumée était utilisée pour calmer les abeilles – Ecrivain belge qui étudia les abeilles – Préfixe signifiant abeille – Enfumoir à bouche * 7. Furent enveloppées de bandelettes imprégnées de cire – Ecorce ayant servi de protection aux ruches * 8. Envol des butineuses hors de la ruche – Prénom féminin d'origine hébraïque signifiant abeille – Rangée, mise en ordre – Est injecté dans les balles de golf pour leur donner de l'élasticité – Produit de toilette qui peut contenir du miel * 9. Pommades vulnéraires – Est produit par les abeilles à partir de la sève des arbres recueillies sur les pucerons – Est défendue par les ouvrières * 10. Celui d'envol doit être rétréci en hiver – Sa robe noire est emmaillée d'abeilles – Lutée, servait à conserver le miel – Adjectif possessif * 11. Servent à l'élevage des reines – Onguent contenant de la cire – Celui entre la vieille reine et la jeune annonce un essaim – Petits récipients demi-sphériques * 12. Se dit des changements successifs qui caractérisent certains phénomènes (au singulier) – Boisson celte – Nuages – Graine aromatique entrant dans la composition du pain d'épice * 13. Se couvrir le visage – Il était d'usage d'en faire pour recueillir un essaim * 14. Cirée, fut rendue imperméable – Patron des apiculteurs – Abeille féconde de la colonie – Droit féodal permettant aux seigneurs de prélever essaims, cire et miel dans les ruches de leurs vassaux – Sert à voler * 15. Le nectar devenant miel en perd – Au moyen âge, supplice infligé au voleur de ruche dans certaines régions * 16. Sa mère confia Zeus dès sa naissance aux Curètes qui le cachèrent dans une grotte et le nourrèrent de miel – Des abeilles vieilles de trente-cinq millions d'années nous sont parvenues fossilisées dans l'ambre. Pour qu'elles aient subsisté et nous parvenir vivantes, un couple a dû figurer dans son arche – Piquant au goût * 17. Espèce d'abeilles qui est le contraire de sociale – Papyrus vieux de deux millénaires contenant des recettes de médicaments à base de miel et de cire – Une deuxième reine ne peut l'être dans une même ruche : si elle ne part pas elle est mise à mort * 18. Le miel de rhododendron l'est pour la santé – Rayonnement perçu par les abeilles – “ Quand il tonne en avril, le laboureur doit se réjouir ; mais l'abeille et la brebis près du ... (canidé) ont encore longtemps à souffrir (Liège) – Les piqûres de cet insecte étaient soignées par des emplâtres de propolis * 19. Riches en pollen et en nectar, ces arbres produisent une résine prélevée par l'abeille pour fabriquer la propolis – Des abeilles faites de ce métal furent retrouvées dans le tombeau de Childéric 1^{er}, roi des Francs – Elle est royale – Tressée, elle fut utilisée dans les ruches-paniers – Sert de repère aux abeilles pour communiquer la direction d'un lieu de butinage * 20. Parasite des abeilles – Maladie des abeilles * 21. Ensemble des plantes qui croissent dans une région et qui déterminent la composition du miel – Insecte qui s'introduit dans la ruche pour se nourrir du miel – Récitée – Molière tenait compte de la durée d'éclairage des bougies pour en déterminer la longueur * 22. Divertissements en se donnant du mouvement – Activité de l'ouvrière âgée de vingt jours et plus – Très florifère, est surnommée “ Sucette à miel ” * 23. Créer une nouvelle colonie – Celui de cave est une bougie filée * 24. Oiseau servant de guide aux chasseurs d'essaims – Arbre fruitier – Orifice microscopique * 25. Les cadres le sont avant d'extraire le miel – Couvertes de stries – Ornement formé d'enroulements * 26. Elles le battent quand l'apiculteur enruche un essaim – Célébrée – Qui ont de la ruse – A remplacé la cire dans la fabrication des chandelles – Cachets employés pour rendre un acte authentique.

LES JEUX D'AUTREFOIS

Nous sommes maintenant habitués à voir nos enfants s'amuser devant l'écran de télévision, actionnant les commandes de leurs jeux électroniques qui les passionnent tant. Ils y passent des heures sans jamais s'en lasser. Nous savons tous que ce n'est pas l'idéal pour ces jeunes qui ne dépensent pas beaucoup d'énergie dans ce genre d'exercice. Mais que faisons-nous donc avant la TV pour "passer le temps". Il m'a semblé intéressant de rappeler ce qu'étaient les distractions et les jeux des années d'avant-guerre, mais je n'en citerai cette fois que quelques-uns qui avaient beaucoup de vogue parmi les jeunes que nous étions. Il n'était pas question de vélos ou autres engins qui étaient seulement l'apanage de quelques privilégiés. Des jeux tout simples, ne demandant qu'un minimum d'apprêts, faisaient le ravissement de tout un quartier. Parfois aussi, des quartiers entiers s'affrontaient en des joutes pacifiques.

Nous allons donc passer en revue quelques jeux qui se déroulaient souvent en dehors des cours de récréation. Il en existait bien sûr beaucoup d'autres mais, ne soyons pas trop gourmands, et contentons-nous des plus importants.

C'est le but du Crespon : faire revivre le temps passé, non pas d'une manière nostalgique, mais afin qu'on n'oublie pas ce qu'était la vie de ce temps-là, faite de distractions simples, mais joyeuses et conviviales...

Honneur aux filles, commençons par la corde à sauter.



La corde, c'est bien connu, c'est une affaire de filles. Devenues femmes, elles s'y entendent à merveille pour emprisonner l'élu de leur cœur dans les liens du mariage.

La corde à sauter c'était un des jeux favoris des gamines d'avant-guerre. L'avantage de cette dis-

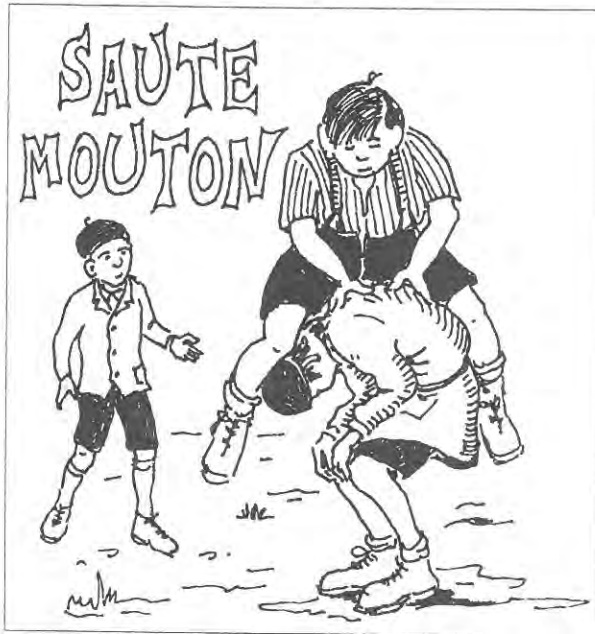
traction, c'est qu'elle pouvait se pratiquer seule ou à plusieurs et qu'il en existait un grand nombre de variantes. Seule, on pouvait sauter à pieds joints, sur un pied, sur l'autre, en croisant la corde, en restant sur place, en avançant, lentement, à toute vitesse, en arrière, bref de cent façons différentes.

A plusieurs, tout dépendait de la longueur de la corde, il fallait être au moins trois : deux qui font tourner et une qui saute, au rythme d'une de ces nombreuses comptines qui, généralement, commençait sur une cadence assez lente, pour terminer à toute allure, jusqu'à ce que la sauteuse s'emmêle les pieds dans la corde et cède sa place.

On pouvait aussi sauter ensemble à deux, trois, sortir ou rentrer pendant que la corde continuait de tourner, sauter en étant accroupie, arrêter, reprendre, changer de rythme. C'était à qui tiendrait le plus longtemps. Une belle occasion de se montrer, surtout s'il y avait dans le coin quelques gamins qui, tout en ayant l'air de se moquer des filles, n'en lorgnaient pas moins les cuisses qu'elles ne manquaient pas de dévoiler. Parfois les garçons se mêlaient au jeu, histoire

de prouver leurs capacités. Et il leur fallait être très habiles pour déjouer tous les pièges qu'elles leur tendaient, s'arrêtant brusquement de tourner, reprenant sans prévenir, ou alors s'écartant l'une de l'autre pour rétrécir la course de la corde. N'empêche ! Cela vous faisait des mollets d'acier, en un temps où l'éducation physique n'était pas encore inscrite dans les programmes scolaires.

Saute-mouton.



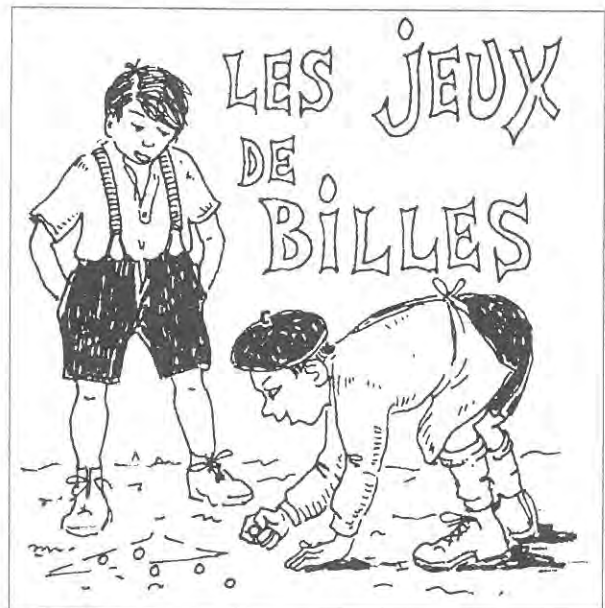
Ca, c'était du sport. Un jeu qui n'avait pas beaucoup de rapport avec le mouton, cet animal bête et bêlant, plutôt gauche et maladroit. Au contraire, pour y jouer, il fallait de la souplesse, du muscle, de la détente. Du genre kangourou, quoi. Le principe était simple. On était une dizaine. Le premier se penchait, les mains sur les genoux, la tête rentrée dans les épaules. Les autres, chacun leur tour, après un bon élan et en prenant appui des deux mains sur son dos, sautaient au-dessus de lui, les jambes écartées, et allaient aussitôt se poster à quelques mètres de lui dans la même position, jusqu'à ce que ce soit à leur tour de sauter. Et on recommençait indéfiniment. Bien sûr, au fur et à mesure, on augmentait la difficulté, en se penchant de moins en moins – juste légèrement courbé, la tête basse – et en réduisant l'espace entre les joueurs. Ne restaient plus alors que les champions de la spécialité, les grands, les forts, qui finissaient par s'arrêter, faute de moutons, car il n'y avait plus per-

sonne capable de supporter leur poids.

Parfois, le sauteur et le sauté s'écroutaient ensemble, au milieu des rires. Parfois aussi, le sauté – qui n'avait pas suffisamment baissé la tête – prenait un bon coup de godasse sur l'occiput. Et en ce temps-là, les baskets légères n'étaient pas de mise. On y jouait souvent, à la récréation, mais c'était quand même l'été, pendant les vacances, dans les champs où on ne risquait pas trop de se faire mal en tombant, qu'on en faisait de bonnes parties.

Puis, essoufflés, bien rouges, trempés de sueur, on allait se remettre – se rapairir, comme on disait – en allant marauder prunes ou cerises, selon l'époque.

Les jeux de billes.



Des billes, il y en avait de toutes les sortes : les vulgaires, en terre, "les chiques" qui se cassaient facilement ; les billes en verre, "les agathes" multicolores, qui valaient selon le cas entre dix et vingt "chiques" ; les grosses, soit en verre, soit en métal, les "biscaïens".

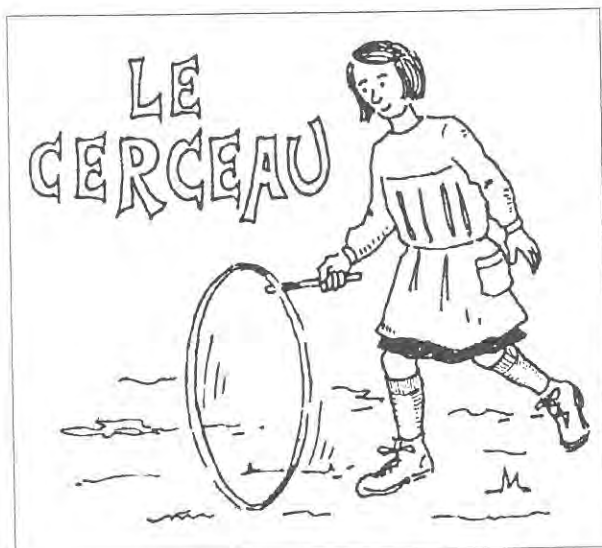
Des jeux, il y en avait beaucoup aussi. Le plus courant consistait à tracer par terre un triangle, dans lequel chaque joueur plaçait un nombre égal de "chiques". Il s'agissait ensuite, en les frappant au moyen d'une agathe, de les faire sortir du triangle.

Il y avait également les poquets, ces trous dans lesquels il fallait amener les billes en les poussant avec une autre. On jouait au foot, une "chi-

que ” servait de ballon. Le grand art était pour le goal de repousser le shoot avec sa bille. Cela arrivait, rarement, mais ça arrivait.

Des “ chiques ”, on en avait toujours plein les poches. Pour aller à l’école aussi, puisqu’on y jouait à la récréation. Inutile de dire l’effet que procurait celui qui, au milieu de la leçon de calcul, sortait son mouchoir de sa poche et en laissait tomber quelques-unes qui roulaient, sautaient, s’entrechoquaient sur le parquet de la classe. La sentence tombait sur le champ : d’abord la confiscation du corps du délit, poches vidées jusqu’au tréfonds. Puis le piquet et, selon l’humeur du maître, la retenue, les cent lignes à copier ou le verbe “ ne pas jouer aux billes pendant que ses camarades travaillent ”.

Le cerceau.



Tout le monde y jouait, garçons et filles. Les filles, c’était plutôt les cerceaux achetés, en bois, très fins, très légers. Très fragiles aussi. Les garçons, par contre, c’était n’importe quel cercle en ferraille, avec quand même une préférence pour les vieilles roues de vélo, débarrassées ou non du moyeu et des rayons et qu’on pouvait trouver dans toutes les décharges communales. Pour les faire rouler, on avait le bâton, avec lequel on pouvait soit frapper pour donner l’impulsion, soit pousser en le glissant dans le creux de la jante.

On y jouait sur la route, bien sûr. Il est vrai qu’en ce temps-là, les voitures automobiles étaient rares. Il fallait cependant éviter les vélos et les

piétons. Quand cela montait, il fallait prendre un bon élan et précipiter les coups de bâton. Par contre, en descente et malgré le freinage, qui se pratiquait en frottant le bâton contre le côté du cerceau, on n’arrivait pas toujours à suivre. Alors, à Dieu va ! L’engin se mettait à dévaler tout seul, d’abord en ligne droite, puis, en accélérant, commençait à donner de la bande et à partir n’importe où. C’est-à-dire bien souvent où il ne fallait pas : au milieu d’un troupeau de poules qui s’égaillaient en tous sens, dans une porte grande ouverte, dans les jambes d’une voisine ou même, comble de malheur, dans les roues d’un vélo qui remontait la côte. C’est un jeu qui maintenant a complètement disparu. N’en subsiste guère, pour les tout petits, qu’un espèce de cerceau prisonnier, agrémenté de grelots, qu’ils poussent devant eux en apprenant à marcher. C’est vrai qu’à présent, avec la circulation intense, il ne reste plus de place sur les routes pour les cerceaux.

La toupie à fouet.



C’était à qui ferait tourner la toupie le plus longtemps et on maudissait les voitures qui venaient nous empêcher de battre des records. Les plus doués la faisaient même sauter de plusieurs mètres et retomber, toujours tournant. Les moins doués, de plusieurs dizaines de mètres, avec comme point de chute, bien souvent, la fenêtre de la maison d’en face, quand la ficelle restait nouée trop longtemps autour de la toupie qui, une fois dégagée, partait comme projetée par

un lance-pierres. Et le soir, suite logique des choses, on passait directement du fouet au martinet.

Rien à voir avec la toupie de salon, qu'on saisit entre le pouce et l'index et que d'une pichenette, on lance sur une surface bien plane. La toupie à fouet, c'était la toupie rustique, prolétaire, en bois quasi brut, sans fioritures, avec comme pointe un de ces bons vieux clous à brodequins. Du costaud quoi ! Il fallait qu'elle le soit, pour tourner sur le goudron râpeux des routes ou sur les pierres mal jointes des pavés.

On la lançait en enroulant autour la ficelle du fouet et en tirant un coup sec. Exactement comme, de nos jours, on démarre une tronçonneuse ou une tondeuse à gazon. Une fois partie, il fallait l'entretenir, à coups de fouet soigneusement dosés, quand elle commençait à ralentir. Le fouet, c'était un morceau de noisetier avec une ficelle, de préférence de filature. Autrement dit, une ficelle en coton, qui s'effilochait en bout juste ce qu'il fallait, assez pour bien claquer, pas trop pour ne pas s'user trop vite.

La marelle.



Dans les Ardennes, on appelait ce jeu "le babet", nom qui servait à en désigner toutes les différentes variantes, la plus utilisée étant aussi la plus simple : un rectangle tracé sur le sol et divisé en six cases : lundi, mardi, mer-

credi, jeudi, vendredi et samedi.

C'était la distraction préférée des filles. Il leur suffisait de trouver un palet : une pierre plate, un fond de tasse ou de bouteille... même un morceau de tuile faisait bien l'affaire. Et les voilà parties à l'assaut de la semaine, à cloche-pied, en poussant leur pierre de la semelle, avec, comme de juste, un peu de repos le jeudi (qui était pour les écoliers le mercredi d'à présent) Il ne fallait pas poser le pied sur une ligne ou envoyer le palet en dehors du jeu, car, dans ce cas, retour à la case départ.

Les garçons ne dédaignaient pas d'y jouer et se mesuraient aux filles, qui se faisaient un honneur de les vaincre.

Colin-maillard.



Ce jeu a pour origine le nom d'un seigneur de Landreville qui eut les yeux crevés dans un combat. Ce n'est pourtant pas un jeu cruel, mais c'est tout de même le seul qu'on pratique les yeux fermés, ou du moins obturés par un bandeau. C'est d'ailleurs du bandeau que découle toute la réussite de l'opération. Aussi faut-il s'assurer au départ qu'il est placé correctement et qu'il empêche absolument de voir quoi que ce soit. Les meilleurs bandeaux étaient encore les cache-nez en laine tricotée ou en drap, que les enfants, filles et garçons, portaient : la matière se prêtait admirablement aux contours du visage et empêchait toute fuite, à l'inverse des mouchoirs ou autres torchons, dont le coton trop

raide laissait filtrer le regard en-dessous. Encore fallait-il que celui qui mettait le bandeau ne soit pas complice du "collé".

On multipliait les pièges, en échangeant les coiffures ou les vêtements, se baissant, introduisant de nouveaux joueurs en cours de partie, ou même, à la récréation, dirigeant l'aveugle vers l'instituteur. Et quand quelqu'un était pris, c'était autant de rigolade. Car, pour l'identifier, il fallait le palper, le tâter sous toutes les coutures et certains ne se privaient pas de multiplier les attouchements, surtout si c'était une fille qu'ils devaient reconnaître.

Chat perché.



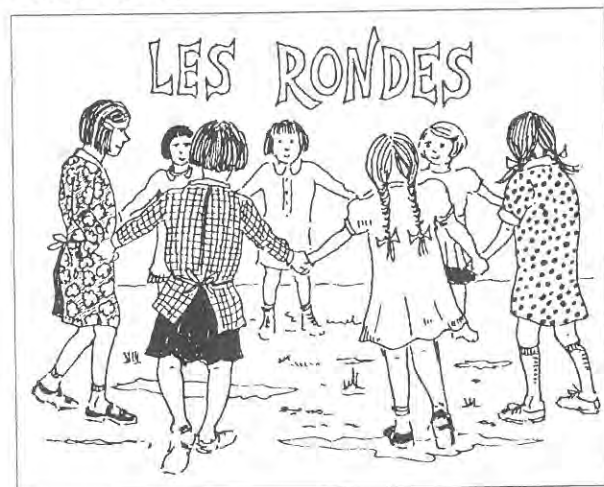
Qui n'a pas joué à chat perché dans sa jeunesse ? Tout le monde en connaît les règles, y compris les chats eux-mêmes quand ils sont poursuivis par un chien.

Le plus difficile, c'était de trouver un endroit qui se prêtait au jeu et offrait un large éventail de perchoirs plus ou moins accessibles. La rue était, à l'époque, ce qui convenait le mieux. On avait le choix entre les nombreux escaliers, avec ou sans rampe, les tas de bois, les bancs, les petits murs, les tas de pierres, le seau des cendres, la grille du monument aux morts ou la brouette qui traînait sur le pavé. Certains s'agrippaient à une porte de jardin, grimpaient sur une échelle, montaient sur le marchepied de l'auto

du boulanger. D'autres, avec force contorsions, parvenaient à rester en équilibre sur un pied et sur un petit morceau de brique. Car peu importait la dimension et la hauteur du perchoir, pourvu qu'on ne soit plus sur le plancher qui était encore celui des vaches, à en juger par la façon dont elles marquaient leur territoire.

Ce qui n'empêchait pas les interminables discussions sur les limites du jeu, sur le droit ou le pas droit d'avoir un appui, sur la fréquence et la rapidité à changer de place, discussions qui se terminaient souvent par un "puisque c'est comme ça, je n'joue plus !" ou par les cris d'une mère appelant son rejeton pour aller aux commissions. De toute façon, c'était l'heure de la soupe ! Alors !...

Les rondes.

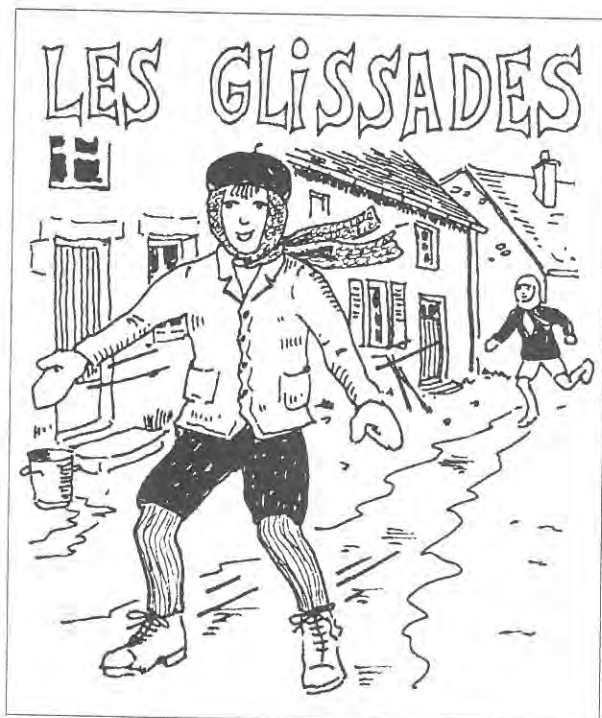


*J'ai descendu dans mon jardin
J'ai descendu dans mon jardin
Pour y cueillir du romarin
Gentil coquelicot mesdames
Gentil coquelicot nouveau...*

Jeu féminin par excellence, la ronde a fait tourner des milliers de filles dans les cours de récréation, au rythme de chansons et de comptines vieilles de plusieurs siècles. C'est simple, c'est reposant, c'est convivial, et c'est même fraternel. Le simple fait de se tenir par la main, de danser et chanter en chœur, donne un sentiment de confiance, de solidarité, de bien-être, qui fait que la ronde devrait obligatoirement être reconnue comme une thérapeutique indispensable contre la violence.

De la ronde découlaient d'autres jeux : le chat et la souris, le mouchoir ou bien cette variante où il fallait croiser les bras pour se prendre par la main en chantant : " Scions, scions du bois – Pour la mère, pour la mère – Scions, scions du bois – Pour la mère Nicolas ”.

Les glissades.



Pour réussir une belle glissoire, il fallait s'y prendre la veille, un soir de froid bien sec où les étoiles brillaient plus fort que d'habitude, annonçant une bonne et franche gelée. choisir une rue en pente, de préférence pas trop fréquentée, et y déverser plusieurs seaux d'eau, sans se faire voir des voisins. Et le lendemain matin, avant l'école, commencer à l'amorcer en quelques essais pour en égaliser la surface et, si possi-

ble, remettre un bon seau d'eau sur la glace déjà formée. A la sortie de l'école, à onze heures, on pouvait y aller. Au début, ce n'était pas formidable, quelques mètres seulement, mais au fur et à mesure des passages, la piste s'allongeait, la glace devenait de plus en plus lisse, de plus en plus luisante, lustrée qu'elle était, autant par les fonds de culottes que par les semelles des godillots. Si la gelée persistait, on rajoutait chaque soir quelques seaux d'eau et la rue devenait alors une patinoire, un vrai piège pour tous ceux qui l'empruntaient et qui n'avaient pas le pied trop marin. Alors les vieilles y déversaient leurs cendres de cuisinières et il fallait se rabattre autre part.

Il y avait aussi les glissades de neige, la neige tassée, durcie, qu'on arrosait également de temps en temps pour la rendre encore plus performante. On alternait avec les traîneaux, les ancêtres des luges plus ou moins sophistiquées, qu'on confectionnait soi-même avec quelques planches récupérées d'anciennes baraques à lapin ou de caisses à harengs. Comme patins, les vieilles crémones de fenêtres étaient très recherchées car, avec ça, on atteignait de grandes vitesses, avant d'atterrir, bien souvent, dans une haie ou contre un mur.

A Andoy, nous étions privilégiés, avec les nombreuses fosses à terre plastique qui avait laissé de nombreux étangs un peu partout.

Bien d'autres jeux agrémentaient nos loisirs... Nous les passerons en revue à une autre occasion.

Marcel Bertrand

Source :

" L'almanach des Ardennes ", édité par la Société des écrivains ardennais en 1992. L'auteur des textes repris de cet almanach est Yves Kretzmeyer que le Crespon remercie pour sa gracieuse collaboration.

MORT D'UN OISEAU DU TONNERRE À ANDOY

Le Crespon a eu l'occasion de vous relater l'odyssée et la chute de l'oiseau tonnerre près du fort d'Andoy en novembre 1944 (numéro 33 d'août 1999). On a longtemps cru qu'il s'agissait d'un Lancaster mais il s'agissait bien d'un Halifax...

Fin 1962, une autre aventure prend fin près du même endroit, mais cette fois c'est celle d'un oiseau du tonnerre. On a toujours dit qu'il s'agissait d'un aigle royal mais le Crespon a mené son enquête...

Andoy le 28 décembre 1962. Le soleil vient de se lever et reflète ses premiers rayons sur une belle couche de neige. Il fait froid, l'hiver est très dur. Il est surtout trop long pour les animaux sauvages qui cherchent désespérément un peu de nourriture.

Jules Massin, garde-chasse des propriétés des familles Simonis et de Moreau d'Andoy, quitte vers dix heures sa maison située au Perseau, accompagné de son petit chien pour une visite de routine dans les bois. La neige semble avoir endormi la nature sous son manteau immaculé. Il fait donc très calme et Jules n'entend que le bruit du tassement de la neige sous ses pas. Il se dirige vers le lieu-dit «Al taille Kessel» situé au nord du bois d'Heer, à la limite du bois de Jeumont, où se trouve encore une parcelle de froment qui attire le gibier. Il espère y tirer quelques ramiers qu'il pourra vendre vingt francs pièce. Pour ne pas éveiller leur attention, il attache le chien à un sapin et s'avance prudemment...

A son grand étonnement, il n'y a pas de ramiers et, comme l'écrit Jules dans ses mémoires, il se dit alors «Tin! Aujourd'ù gn'a rin! Ca n'arriv'nin sovin». Il retourne alors vers son chien pour le délivrer lorsque, subitement, le bruit d'un envol attire son attention. Au premier coup d'œil, il reconnaît un épervier et une buse qui semblent fuir en se battant. S'agissant de «becs crochus», des nuisibles comme on dit dans le langage des chasseurs, Jules n'hésite pas et épaulé son fusil: Pan! Pan! Les deux rapaces sont fauchés en plein vol.

Le chien aboie pour se faire détacher car il sait

d'instinct qu'il doit aller ramasser les victimes. Tout en se dirigeant vers lui, Jules recharge son fusil en pensant que, au lieu des ramiers, cela fera une belle prime de quarante francs par paires de pattes, lorsque, tout à coup, il entend le sifflement d'une bête au-dessus de lui. Il met vite la première cartouche qui lui tombe sous la main dans le fusil lorsqu'il aperçoit dans une trouée de sapins un oiseau impressionnant qui ressemble à une buse d'au moins deux mètres d'envergure, qui menace dangereusement le chien. Dans un geste réflexe, Jules épaulé et tire : Pan !

Comme s'il avait percuté un obstacle invisible,



La gloire de Jules Massin.



Les petits-enfants... plus petits que cet oiseau immense... C'est Clara, la fille de Jules Massin, qui déploie l'aigle devant ses quatre petites filles.

l'oiseau foudroyé pique comme une pierre vers le sol. Jules détache son chien qui aboie toujours et s'approche avec lui de la dépouille pour lui couper les pattes, mais en l'extrayant de son linceul blanc, la bête lui paraît encore plus impressionnante. De mémoire de chasseur, il n'a jamais rien vu de pareil et cela le décide à la ramener chez lui pour l'identifier. Au village, il est accueilli par ses enfants devant lesquels il exhibe fièrement l'oiseau les ailes déployées. Il le mesure et le pèse : deux mètres vingt-deux d'envergure, quatre-vingt-quatre centimètres de hauteur et un poids de quatre kilos six cents. C'est le plus beau trophée de chasse que Jules ait jamais tiré, et, là-dessus, il décide de le faire naturaliser chez M.Lelièvre, le vieux taxidermiste de Saint-Servais.

Pendant ce temps, la nouvelle a fait le tour du village et les visites de curieux se suivent. Mais on ne sait toujours pas de quoi il s'agit...

C'est un rapace

C'est un oiseau diurne qui a tout du carnivore : un bec puissant formé d'une mandibule supérieure coupante comme un rasoir et se terminant par une pointe crochue dure et acérée qui recouvre et dépasse la mandibule inférieure. Une arme redoutable complétée des serres constituées de quatre doigts - dont un pouce énorme - qui se terminent par de fortes griffes crochues



Un bec puissant... une mandibule supérieure coupante comme un rasoir...

et pointues. C'est donc un rapace, ce qu'on appelle dans les livres d'ornithologie un oiseau faisant partie de l'ordre des falconiformes. Mais de quel rapace s'agit-il ?

En Europe, on recense quarante-cinq espèces de rapaces diurnes qui, à l'exception des vautours, capturent et tuent leur proie. Ces espèces se répartissent en trois familles : les pantonidés qui ne comprennent chez nous que le balbusard pêcheur, les falconidés ou faucons qui comprennent treize espèces à la queue et aux ailes étroites et pointues constituées pour le vol rapide et précis et enfin les accipitridés qui comprennent trente et une espèces aux larges ailes faites pour les vols planés. C'est donc dans cette famille, qui comprend les vautours, le gypaète barbu, les aigles véritables et les pygargues, les buses, l'autour et les éperviers, les milans, les busards, l'élanion, la bondrée et le circaète, qu'on trouve notre géant. Compte tenu des mensurations et des espèces déjà reconnues accidentellement chez nous, il ne reste comme possibilité qu'un aigle véritable ou un pygargue à queue blanche. Par son imposante silhouette, son terrible bec crochu, ses puissantes serres, sa grande envergure, sa robe faite d'un plumage brun foncé parsemé de tâches brun-roux et sa queue qui n'a pas la couleur blanche qui caractérise le pygargue, le baron de Moreau pense à un aigle royal. Des spécialistes confirment cette identification en précisant que le phénomène est tout à fait exceptionnel en Belgique : en cinq ans, on n'en a vu que quatre ou cinq. La nouvelle fait vite le tour de la région, la presse et la télévision s'emparent de l'événement et parvient ainsi dans les milieux naturalistes, ce qui déclenche une va-



Il trônera dorénavant sur le buffet.

gue d'hostilité. Mais Jules se justifie en signalant que son geste visait à protéger son chien...

Un aigle royal ou un pygargue à queue blanche ?

Lorsque je parle de cette histoire à mon ami Thierry Claeys, un passionné - et passionnant - ornithologue, il doute que ce soit un aigle royal. Je lui montre des photos en couleurs prises sous plusieurs angles et en gros plan. Le rapide coup d'œil du spécialiste tranche rapidement : l'énorme bec percé de narines allongées et les puissantes serres lui font dire qu'il s'agit d'un pygargue à queue blanche juvénile. Et il m'explique qu'en fait, durant sa première année d'existence (la période dite juvénile), le pygargue n'a pas la queue blanche et ressemble à s'y méprendre à un aigle royal. Il me demande d'autres photos de l'oiseau, si possible prises avant d'être empaillé, pour les montrer à un membre de l'Institut royal des sciences naturelles de Belgique spécialisé dans le baguage des rapaces. J'ai alors montré une photo de Jules présentant son trophée les ailes déployées et la queue pendante. Voyant les larges ailes, le plumage des pattes, l'absence de bande noire à l'extrémité des plumes de la queue et la courte queue cunéiforme, il n'a plus eu de doute : c'était bien un pygargue.

Le pygargue est un aigle

Le pygargue n'est pas un aigle véritable au sens où l'entend la systématique, mais, mis à part ce regard qui a pour but de classer les espèces en fonction de critères purement scientifiques, le

langage courant lui accorde le nom d'aigle et, comme l'écrit W. Suetens dans son remarquable livre sur les rapaces d'Europe, c'est même le plus grand et l'un des plus menacés des neuf espèces d'aigles (royal, impérial, des steppes, criard, pomarin, de Bonelli, botté et les pygargues de Pallas et à queue blanche) qu'on trouve en Europe.

Le plus grand, car ses mensurations vont de deux cent vingt centimètres pour les mâles à deux cent quarante-cinq pour les femelles (les mensurations de l'aigle royal sont un peu plus modestes : cent nonante centimètres pour le mâle et deux cent vingt-cinq pour la femelle). Il est aussi en apparence plus puissant car son bec est plus impressionnant et ses griffes sont plus acérées. Pourtant, contrairement à ce que cette allure peut supposer, il n'est en principe pas dangereux pour nos animaux familiers car c'est un mangeur de poissons ; ce qui lui vaut le nom d'aigle des mers.

Un oiseau mythique

L'aigle est un oiseau magnifique qu'on admire par sa taille, sa force et son élégance. Il n'y a qu'à le regarder tourner lentement dans le ciel tel un planeur qui se laisse porter par les vents. On ne peut être que fasciné devant une telle spectacle et il n'est pas étonnant qu'il soit entré dans la mythologie comme un oiseau d'origine divine, un oiseau capable de s'élever au dessus des nuages pour courtoiser avec le soleil. Dans l'antiquité grecque, il symbolise Zeus, le souverain des dieux et les Romains utilisent sa silhouette sur les enseignes militaires qui précèdent leurs légions à la conquête du monde. Plus tard, Napoléon l'élève au rang impérial pour conduire ses armées à la victoire et, dans le même registre, il est aussi l'aigle de Prusse. Outre Atlantique, il apporte force et sagesse aux Incas et aux Aztèques et les chefs indiens d'Amérique s'en parent pour mieux en capter le pouvoir éclairant. Il est aussi utilisé comme emblème de grandes cités comme Mexico ou, comme l'illustre l'aigle à tête chauve américain (qui n'est autre qu'un pygargue!) comme figure emblématique du pays le plus puissant du monde. En Orient, il évoque, par sa puissance physique, celle de l'esprit. Dans toute la sym-



Le pygargue en vol.

bolique, on peut encore ajouter qu'il est souvent utilisé en héraldique dans beaucoup d'insignes de haute noblesse et, tout récemment, il a même été choisi par les Allemands comme symbole pour figurer sur leur nouvelle monnaie européenne.

Un oiseau remarquable

C'est un oiseau remarquablement équipé pour maîtriser le vol : un squelette léger et résistant, une grande puissance musculaire, un plumage constamment lissé pour offrir le moins de résistance possible à l'air et une capacité respiratoire extraordinaire. Par ailleurs, comme cela a déjà été évoqué, il est redoutablement armé. Pourtant, malgré cela, il cherche d'abord la nourriture la plus facile et un animal mort fait souvent l'affaire. Sinon, tout en planant très haut dans le ciel, il a l'incroyable faculté de pouvoir repérer des proies à plusieurs kilomètres de distance et si une proie vivante le met en appétit, l'utilisation de son équipement remarquable fait que la victime a très peu de chance d'en sortir. D'un coup, le vol plané s'interrompt et l'oiseau fonce les ailes collées au corps en piqué à deux cent

cinquante kilomètres à l'heure vers sa proie qu'il enlève dans un grand coup d'aile. Pour l'aigle royal, ce sera un petit mammifère, un lapin ou plus rarement un agneau. Pour notre pygargue, ce sera de préférence un poisson qu'il chasse en volant au ras de l'eau, les serres prêtes à arracher tout ce qui bouge juste au-dessous de la surface.

En Europe, c'est l'aigle royal qui a la plus grande aire de dispersion. C'est aussi après le pygargue le plus grand des aigles européens. On le trouve dans les régions montagneuses et les grandes forêts d'altitude, comme en France dans les Alpes, les Pyrénées et le sud du Massif central où environ trois cents couples sont recensés.

Quant au pygargue, c'est en Europe méridionale et centrale, dans la Baltique et en mer du Nord qu'on le trouve. Les juvéniles sont cependant plus erratiques et ils descendent volontiers des pays nordiques pour fuir les rigueurs de l'hiver. C'est ainsi qu'on peut chaque année en observer un ou deux en Belgique. En 1962, il y en a même un qui est passé par Andoy...

Ami ou ennemi ?

Dans le lointain passé, on voit que l'homme a souvent été fasciné par l'aigle jusqu'à en faire le symbole de ses plus hautes aspirations. Pourtant, jusqu'aux années cinquante, cela n'a pas empêché l'homme «moderne» de considérer l'aigle comme un voleur de bétail, un ennemi nuisible à éliminer. C'est d'ailleurs cette vision qui amenait les chasseurs à être gratifiés d'une prime pour certains «becs crochus» détruits. Pour renforcer l'idée de nuisible jusqu'à faire peur, on a souvent raconté des histoires invraisemblables d'aigles qui emportent des brebis, voire des enfants. Comme pour les loups - voir " Histoire de loups " dans le numéro 31 de décembre 1998 - ces légendes s'ancrent profondément dans beaucoup d'esprits et cela conforte ses principaux détracteurs dans leur destruction ; parmi eux, le chasseur qui considère le rapace comme un concurrent lui volant son gibier. Plus le rapace est gros et plus il lui fait concurrence et plus l'envie de faire un joli coup de fusil est grande. Et lorsqu'il s'agit d'une belle pièce, il

Por mi, c'est l'pu lia còp d'fusique
 Qui d'ja fait là en Belgique
 En mit nouw' cint succèbante - deux
 Vie dix' heures de matin
 Mli, Vin moussi et mi p'tit A'chin
 Paurtant po aller fait noss' tour nos deux
 C'esten on vinndi
 Dji met soviint todi.
 Ci d'jou-là, i' d'jaleuw' felle.

C'côt d'on cop d'seu m'fièss
 D'jétiend chuffer on' bièss.
 On doblé ca fait todi plaigi;
 D'jeste en train do a't' cherdgi (cherdgi)
 Vit'on' cartouch' dins l'trau
 Est-ce do quat' ou do zéran?
 D'ji ve din on' trawée di sapin
 On' espèc' di lusse qui mesure lin
 Au mwains deux mèts di laudge.
 Pam! Es vo m'la pus binanche (binanche)
 A l'place d'on doblé
 C'la m'fait on triplé.

Jules Massin a raconté cette histoire dans ses mémoires écrits en patois. En voici deux extraits.

ne résiste pas à l'idée de la faire empailler comme trophée.

Au début des années cinquante, certains passionnés de la nature se mêlent encore au rang de ceux qui taxent des rapaces de nuisibles. Ainsi, J. Oberthur écrit dans la collection "Le monde merveilleux des bêtes" à propos de l'aigle de Bonelli, que les services qu'il rend ne compensent pas les dégâts très sérieux qu'il fait

par ailleurs. Parlant de l'aigle royal, auquel il ne délivre pas un brevet d'utilité, il raconte une de ses aventures comme suit : "Chassant un jour le coq de bruyère, mon chien fut attaqué par un aigle énorme que je pus voir à quelques mètres, serres en avant, bec entrouvert, l'œil féroce, je n'eus malheureusement pas le temps de changer de cartouche et n'ai réussi qu'à faire voler des plumes avec le petit plomb de mon calibre

24. L'aigle put faire une volte rapide et disparut à ma vue vers la vallée ". Plus récemment, une autre histoire du même genre a été illustrée par une photo publiée dans «Paris-Match». La scène se passe en plein Londres ; elle montre une dame qui chasse à coups de parapluie un pygargue qui s'approche avec une mauvaise intention de son chien. En principe, ce n'est pas dans leurs habitudes, mais il y a des exceptions et, à peu de choses près, c'est l'aventure qu'a vécue Jules Massin. Mais lui, il avait une arme à feu chargée avec un bon calibre qu'il a su employer avec adresse et rapidité...

C'est un ami

Au milieu des années cinquante, les amis des rapaces sont de plus en plus écoutés lorsqu'ils s'alarment de la disparition de leurs protégés. Ils se raréfient d'ailleurs rapidement et des études montrent que ce phénomène n'est plus seulement le fait des éleveurs ou des chasseurs, mais de dangers plus modernes. Le principal, c'est le DDT, un puissant insecticide qui entre dans la chaîne alimentaire par les plantes, s'accumule dans les graisses des êtres vivants et aboutit en fin de course chez nos aigles ; ils n'en meurent pas directement, mais la coquille de leurs œufs est fragilisée et casse avant l'éclosion. Comme autres ennemis modernes, il y a par exemple les poteaux électriques où ils s'électrocutent, les collectionneurs d'œufs, les randonneurs de tous poils qui n'hésitent pas à déranger une nichée pour satisfaire leur curiosité et les voleries qui se développent partout en Europe.

A force de patientes études et observations, les naturalistes ont révélé la véritable nature des rapaces qui ne tuent que pour survivre. En cela ils ne sont pas différents des rouges-gorges qui se nourrissent de grandes quantités de vers et d'insectes, qui eux mêmes se nourrissent de plantes. C'est cela la nature et j'ajouterais même que, plus l'animal est petit et plus il tue. Aujourd'hui, les ouvrages traitant des beautés de la nature expliquent combien les rapaces sont utiles et précieux. Tout d'abord, c'est loin d'être le voleur qu'on a fait croire, mais tout simplement un animal qui a besoin de nourriture pour vivre. Ensuite, pour prendre l'exemple de

l'aigle, on a été surpris de constater qu'il n'était pas celui qu'on attendait comme un Dieu ou comme un carnassier fait pour tuer, mais tout simplement un adepte du moindre effort qui se contente souvent de charognes.

Dès la fin des années cinquante, les milieux naturalistes ont fait prendre conscience au pouvoir politique de l'importance des rapaces. Des dispositions légales ont même été prises pour les protéger, mais les légendes ont la vie dure et il a fallu mener une rude campagne pour convaincre leurs plus farouches détracteurs. Le célèbre ornithologue Paul Géroutet ajoute même dans l'un de ses ouvrages sur les rapaces à propos des prédateurs et de l'homme que " la mort est aussi indispensable que la reproduction à la survivance des espèces. Toute communauté naturelle saine nourrit des prédateurs : partout les êtres vivants sont destinés à manger et à être mangés. Nous devons considérer ces vérités pour comprendre les " bêtes de proie ", la nécessité de leur existence, le rôle qu'elles jouent. Et avant de les juger, nous devrions aussi examiner notre propre rôle, c'est-à-dire prévoir où nous mène la prédation de l'homme. "

Si Jules avait rencontré son aigle aujourd'hui, je suis convaincu qu'il l'aurait regardé autrement, et qui sait, armé d'un appareil photo, c'est un beau cliché qu'il aurait tiré...

José Bette

Pour en savoir plus : W. Suetens : "Les rapaces d'Europe". Edition du Perron, Liège, 1989. – S. Brun et A. Singer : "Tous les oiseaux d'Europe en couleur". Elsevier, Paris-Bruxelles, 1973. – K. Mullarney et C., traduit par J.L. Parmentier : "Le guide ornitho". 1999. – A. Peterson : "Guide des oiseaux d'Europe" – P. Géroutet : "Les rapaces diurnes et nocturnes d'Europe". 1965. – Ces trois derniers ouvrages aux éditions Delachaut & Niestle, Neuchâtel.

Remerciements :

A mon oncle Jules Massin, pour ses nombreux souvenirs et à mon ami Thierry Claeys, pour ses précieux conseils.

NOCES D'OR 2002

Le 6 juillet dernier, on a fêté officiellement les noces d'or de deux couples du village : Roger Robaye – Berthe Servais et Roger Gérard – Alice Moreau.

Berthe Servais – Roger Robaye

Ils habitent Wierde parce que Camille Robaye (le père de Roger) a racheté, en 1934, un café aux Quinaux et qu'il y a construit un magasin de fruits (entrepôt et frigo). Et c'est vraisemblablement à l'inspiration de ce père fort entreprenant qu'ils sont devenus comme lui marchands de fruits.

Ils se sont mariés en 1952 (le 15 mars, ils avaient vingt-et-un ans tous les deux) et ont commencé leur carrière de marchands à Bruxelles à l'enseigne "Aux fruits mosans".

Ils en sont revenus en 1962, poussés par la passion de produire les fruits plutôt que simplement les vendre. Première plantation de pommiers et de poiriers en 63... puis groseilliers, framboisiers, fraisiers... cerisiers, pruniers meublent le grand verger. Ils reprennent le magasin du père, un entrepôt où un parquet servait de piste de danse à la kermesse. La danse, justement, c'est leur passion. Ah ! ils en ont dansé des valse, des slows et des tangos, à Bruxelles, aux kermesses locales et au dancing de Naninne (le Refuge, maintenant disparu). Nostalgie ! Nostalgie !...

L'arboriculture est un métier où il n'y a pas de saison morte, une vie exigeante qui rend tout



Berthe Servais et Roger Robaye

congé impossible, une activité au rendement aléatoire dépendant fortement de la pluie et du beau temps ... et du gel ! Qu'importe. Pendant près de quarante ans Roger Robaye et Berthe Servais ont vécu ce métier avec une passion inlassable.

Et il n'y a personne pour prendre le relais... L'abonné(e) qui a un peu d'ordre dans ses affaires pourra retrouver dans le numéro 17 du Crespon, d'avril 94 (mon Dieu, comme le temps passe !), un article de Philippe Jacquet où cette passion est longuement et joliment contée. Et, dans le numéro 37, de décembre 2000, les avatars et les photos du café des Quinaux.

Alice Moreau – Roger Gérard

Si Roger Robaye "est né avec une pomme dans la tête" (comme il dit), c'est un fer à souder que les fées ont déposé dans le berceau de Roger Gérard. Adolescent, il a eu pour la soudure une sorte de vocation, une passion qui a rempli toute sa vie. Avec beaucoup de satisfactions... et quelques accidents !

Il obtient un diplôme en soudure, mécanique et constructions métalliques au cours du soir (le jour, il gagne sa vie à l'hôpital Saint-Camille) à l'école professionnelle de Namur (rebaptisée depuis Ecole Roger Lazon, rue Pépin). Diplôme complété plus tard par un cours chez Magondeaux.

Sa mère était originaire de Reims ; pendant sa jeunesse, il y retourne chaque année pour les vendanges. De fort beaux souvenirs !...

A vingt ans, en 1950, le voici soudeur chez "Berger-Renson", à Châtelet, usine spécialisée dans la production de pièces détachées pour les ACEC et les avions. Les horaires sont exténuants : parti de Namur avec le train de cinq heures trente, il ne rentre bien souvent que tard dans la soirée (le train entre Namur et Châtelet était d'une lenteur désespérante !)



Alice Moreau – Roger Gérard

Il y travaillera cinq ans.

C'est pendant cette période qu'il épouse Alice : un amour de jeunesse qui se concrétise en 1952. Elle a dix-neuf ans, il en a vingt-deux.

En 1955, il se sent assez fort pour voler de ses propres ailes et lance, à Saint-Servais, dans un bâtiment que lui cède son beau-père (entrepreneur en terrassements), une entreprise de constructions et de réparations métalliques ; il a quatre ou cinq ouvriers. L'entreprise prospère pendant cinq ans mais il l'abandonne pour faire du commerce. En restant toujours dans sa spécialité ! Pendant cinq ans il sera représentant en Belgique de produits de soudure spéciale pour une firme suisse.

En 1965, fatigué peut-être de ses pérégrinations commerciales à travers le pays, il relance, cette fois en association avec un autre technicien, un atelier de "grosses constructions métalliques" (des charpentes par exemple). L'association ne lui réussit guère. Après cinq ans il y renonce et cherche un endroit où il pourrait installer son propre atelier. Il le trouve à Andoy, sur la route de Marche, à l'entrée du village. Nous sommes en 1970.

Il est engagé, comme indépendant, à la carrière

Transcar à Maizeret pour le montage et l'entretien des machines. Le cycle de cinq ans d'alternance des activités est rompu ; il y restera vingt-deux ans à maintenir en état les concasseurs, les cribles, les bandes transporteuses, ..., machines énormes à la mesure de l'immense carrière. Des machines qui travaillent jour et nuit, qui souffrent beaucoup, qui exigent beaucoup d'entretien... dans la poussière ou la boue, suivant les saisons.

Roger Gérard égrène avec un plaisir évident ces souvenirs où les détails abondent ; on le sent fier de son métier, de son savoir-faire ; et il cite quelques travaux particulièrement difficiles qu'il est satisfait d'avoir réussis : la mise en place des énormes portes métalliques de l'écluse de Rivière, la réparation (par soudures) d'un cylindre de laminoir en acier cassé en deux, à l'usine à cuivre de Warnant (un cylindre d'un mètre de diamètre et de quatre mètres de long !), l'installation, chez Transcar, d'un concasseur qu'il a dû aller étudier chez Krupp, à Dusseldorf (un monstre métallique de plus de mille tonnes !).

Mais ce métier était dangereux, deux gros accidents en témoignent. Un œil percé par un éclat métallique : opération délicate pour récupérer l'éclat et réparer la cornée, séquelles douloureuses... Des ophtalmologues d'Ottignies ont fait des miracles !... Une épaule défoncée par un coup de masse frappé à la volée par un ouvrier qui débloquait une goupille. On imagine aisément les conséquences d'un coup si violent !... Deux accidents parmi d'autres maux, nombreux, qui l'ont amené il y a cinq ans à cesser de travailler.

Puisqu'il s'agit de célébration de noces d'or, un mot des fruits des noces initiales. Le couple a eu deux filles et l'une d'elles huit enfants. Détail sympathique : cette dernière famille (très) nombreuse vient d'aller installer un restaurant dans les Vosges. Un restaurant belge où les Français pourront apprécier les bières et la gastronomie belges. Nous leur souhaitons beaucoup de succès !

G. Donnet

JEANNE MASSIN ET LUC SANDRARD – Supplément photo

Dans le numéro précédent (No 41 d'avril 2002), nous avons raconté l'histoire extraordinaire de Jeanne Massin et Luc Sandrard. Depuis, nous avons retrouvé deux photos intéressantes.



Jeanne Massin avec sa fille Gabrielle en 1952.



Photo de famille à l'occasion de la communion de Julie Massin (fille de Jules) en 1946.
De gauche à droite : Jules Massin, Célina Servais (son épouse), Jeanne, Marthe et Bertha Massin. Le garçon agenouillé est Edouard (fils de Jules).

SOLUTION MOTS CROISÉS

A crossword puzzle grid with the following words filled in:

Across:
 1. TROUSSE
 2. SAULE
 3. CYTISE
 4. ENOIR
 5. LABIÉ
 6. AILRÉ
 7. ENGOURDI
 8. YEMIN
 9. MOUS
 10. PUO
 11. IUM
 12. MOUBAT
 13. ACULÉ
 14. CEUT
 15. ARBL
 16. CRILE
 17. IGRILL
 18. ATRON
 19. PIM
 20. RENE
 21. AET
 22. RIT
 23. IET
 24. EUP
 25. COR
 26. IROS
 27. IIR
 28. EN
 29. H
 30. ROIS

Down:
 1. VOIL
 2. CUI
 3. TRP
 4. BOU
 5. SAU
 6. HOU
 7. LUT
 8. CYT
 9. ENO
 10. LAB
 11. AIL
 12. EN
 13. YEM
 14. MOU
 15. ACU
 16. CEU
 17. ARB
 18. CRI
 19. IGR
 20. ATR
 21. PIM
 22. RENE
 23. AET
 24. RIT
 25. IET
 26. EUP
 27. COR
 28. IRO
 29. IIR
 30. EN
 31. LUT
 32. LUT
 33. LUT
 34. LUT
 35. LUT
 36. LUT
 37. LUT
 38. LUT
 39. LUT
 40. LUT
 41. COB
 42. LRA
 43. EST
 44. TEP
 45. LUS

Luc Sandrard

Agnès et Antoine HESBOIS THYVIS

AGENTS AGREES

DE LA SOCIETE NATIONALE DE CREDIT A L'INDUSTRIE

TOUTES OPERATIONS BANCAIRES

SUR RENDEZ-VOUS
A VOTRE DOMICILE
A VOTRE MEILLEURE CONVENANCE

☎ : 081 / 40 07 41
Avenue des Cytises, 9
5100 ANDOY-WIERDE



Edmond de Moreau

**Chauffage - Sanitaire
Toiture zinguerie**

Tél. & Fax (081) 40 06 76
T.V.A. BE 690.419.274

CHÂTEAU D'ANDOY
5100 Andoy-Wierde

LAMBOTTE José

TRAVAUX DE MACONNERIE

(gros oeuvre, maçonnerie décorative)

TRANSFORMATIONS

BETON, CHAPES, CARRELAGES, ETC.

RUE DU PERSEAU 51 - 5100 ANDOY

☎ : (081) 40 10 96

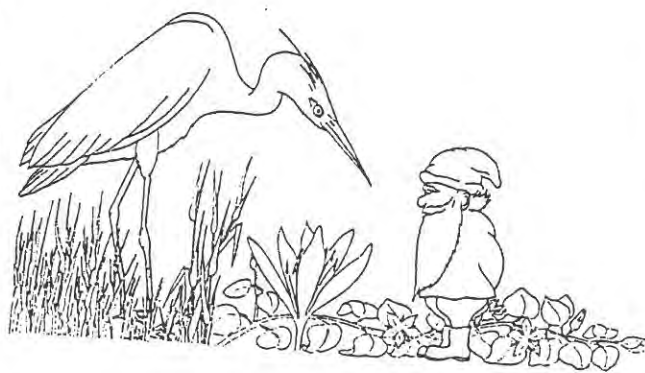
R.C. Namur : 57.968 T.V.A. : 690.240.914. Entreprise enregistrée



assureur-conseil
prêts - placements

Rue du Fort d'Andoy, 15

5100 WIERDE ☎ (081) 40 16 77





Chaussée de Marche 90
5141 WIERDE
☎ (081) 40 11 24

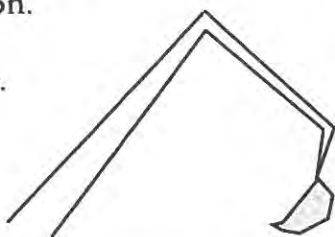
ELECTRICITE GENERALE

sprl MILELEC

941 chaussée de Marche
5100 WIERDE
Tél.: 081/40.01.00

TRANSPORTS DE :

- Graviers de décoration.
- Empierrement.
- Sable de maçonnerie.
- Terre arable.
- Bois.



POUR TOUS VOS PETITS TERRASSEMENTS :

- Fosses septiques.
- Citerne à eau.
- Parkings.
- Aménagements.

E. HASTIR S.P.R.L.

Rue du Vieux Fermier, 2 -5100 Wierde

Tél.& Fax : 081/40.21.02
095/57.49.77

TOUS LES SERVICES BANCAIRES REUNIS SOUS UN MEME TOIT.

EPARGNE
 COMPTES
 EMPRUNTS
 ASSURANCES
 CREDIT A L'INDUSTRIE

LES ARCHITECTES DE L'ARGENT.

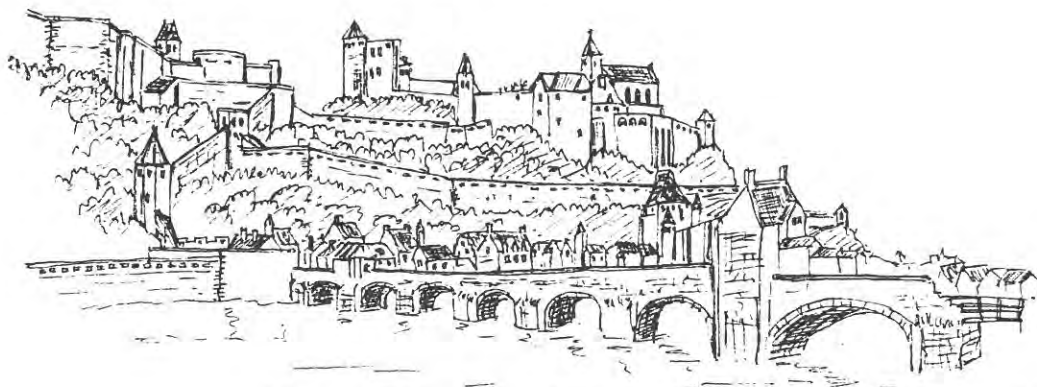
DANS NOTRE REGION C'EST AUSSI

Jean-Luc LAMBOTTE et Cie scs

Rue de Nanvoie, 2 Chée de Louvain, 367
5100 ANDOY-WIERDE 5004 BOUGE
☎ (081) 40 03 22 ☎ (081) 21 10 05

A L'AGENCE OU A VOTRE DOMICILE :

PLACEMENTS - FINANCEMENTS - ASSURANCES - DEVICES ETRANGERES - OPERATIONS EN BOURSE - PRETS HYPOTHECAIRES - LIVRETS D'EPARGNE - PAIEMENTS DE TOUS COUPONS - A BOUGE : SALLE DE COFFRE - BANCONTACT



(d'après Valentin Clotz)

Jacqueline Boudiaux